

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ À

L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES

COMME EXIGENCE PARTIELLE

(DE LA MAÎTRISE ÈS ARTS (ÉTUDES QUÉBÉCOISES))

PAR

JACQUES BEAUDRY

B. A. (PHILOSOPHIE)

FRAGMENTS POUR UNE PHILOSOPHIE DE L'ÉCRITURE QUÉBÉCOISE

MAI 1980

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

Jacques Beaudry

FRAGMENTS POUR UNE
PHILOSOPHIE DE L'ÉCRITURE
QUÉBÉCOISE



Il y a toujours quelque part
un homme... un homme en secret,
sans trop savoir pourquoi, qui
creuse la moindre brindille et
retrouve le royaume.

Pierre Perrault

Fragment I

Le langage est-il responsable
du visage? Le visage est-il
responsable du langage?

Pierre Perrault¹

Qu'est-ce que la parole assume? Qu'est-ce que la parole rassemble? Qu'est-ce qui glisse entre les silences, se liquéfie dans l'encre ou se perd dans la marge? Une certaine présence.

* * *

Le langage, au-delà de la distance qui lui assure un univers propre, se nourrit d'une culture dont il est non seulement constitutif mais aussi qu'il résume. Notre existence quotidienne et singulière est tissée de paroles et d'écrits, traces de nos gestes à travers lesquelles elle parle d'elle-même avant même que nous ne voulions avec lucidité en parler.

¹ Perrault, Pierre, Un pays sans bon sens (dialogues, scénario et photos du film du même titre produit par l'Office National du Film du Canada, 1970), Montréal, Lidec, 1972, p.207.

Le langage participe à la fois du quotidien et de son dépassement. A travers lui, l'existence quotidienne se manifeste, se met à distance, se rend accessible et peut se remettre en question.

Le langage fait exister, en marge des choses, dans sa densité propre, ce qui est nommé.

"Nomme les êtres et les choses par leur nom pour savoir qui tu es."² En un sens, j'appartiens au langage qui me situe dans le réel d'ici. Les mots quotidiens me définissent. En nommant les êtres et les choses, les paysages immédiats, les objets du voisinage, je me les approprie pour mieux me reconnaître. Nous avons le visage de notre entourage qui se révèle dans la parole. Notre visage obscur appelle la lumière des mots. Posséder notre être propre et intensifier sa vie par la présence du verbe, se nommer, c'est se situer et du coup c'est faire exister l'autre.

C'est grâce à nos poètes et romanciers que sur le plan du langage nous avons encore chance d'être au monde, que nous avons encore pouvoir, en étant valablement soi, d'être valablement autre.

.....
Et ce qu'il y a de fraternel entre le poète et le philosophe, n'est-ce point cet effort de la nomin
ation considérée comme fondement de l'expression et
de la communication?³

Notre vrai visage tant individuel que collectif est retenu par le réseau des mots à travers lequel il faut pénétrer, fouiller les traces et les silences qui nous disent; les traces et les silences qui sont notre chair vive et collective. "Le langage a autant l'homme que l'homme a le langage."⁴

2 Pilon, Jean-Guy, Recours au pays, Montréal, L'Hexagone, 1961, VIII.

3 Brault, Jacques, "Philosophie et littérature" [sic], Inci
dences, no 3 (oct. 1963), p. 6 et 5.

4 Brault, Jacques, "Commentaire sur la conférence de Ré-
jean Robidoux", Emile Nelligan - poésie rêvée et poésie vé-
cue, [Colloque Nelligan, Université McGill, 1966, communica-
tions présentées par Jean Ethier-Blais.] Montréal, Le Cercle
du Livre de France, 1969, p. 159.

Notre écriture authentique ombre l'ombre de notre quotienneté, cet 'en dehors' nécessaire à la conscience. La "société [...], avant d'être une chose, est un débat"⁵, une parole dont la présence et l'obscurité sont nécessaires à la recherche de notre authenticité comme le silence au cri.

Il y a une pureté presque tragique chez "un peuple confronté depuis toujours à son obscurité et incapable de la nommer"⁶, de se l'approprier, de la porter en face de soi, de s'en distancer pour mieux la saisir et ainsi se donner le pouvoir de transformer son milieu d'existence. L'aphasie collective secrète les silences et les paroles à peine articulées qui sourdent du réel entendu comme 'ce qu'il y a de plus semblable à soi-même'. Ils sont les interstices que fouille le poète pour nommer un monde qui parle bas et nourrir son écriture de la substance de notre vie collective.

"Je lis le monde et le fais lire"⁷ pour avertir l'autre de sa simultanéité, lui dire que l'on partage un même paysage, les mêmes silences, le même visage, pour communiquer avec l'autre. Par l'écriture authentique, le poète et le philosophe fraternellement unis dans l'effort de nomination, permettent à leur communauté de se reconnaître à distance d'elle-même dans la densité propre du langage et à proximité d'elle-même dans l'obscurité enfin nommée.

5 Dumont, Fernand, Les Idéologies, Paris, Presses Universitaires de France, 1974, p. 158. (Coll. "SUP").

6 Fernand Dumont cité dans Perrault, op. cit., p. 118.

7 Duguay, Raoul, "Intrusion", Philosophie '62 (vol. 1, no 1, déc. 1962, pp. 6-7). La citation est tirée d'une reproduction de ce texte dans: Houde, Roland, Histoire et Philosophie au Québec, Trois-Rivières, Les Éditions du Bien Public, 1979, p. 173.

Fragment II

Lors nous jecta sus le tillac
plenes mains de parolles ge-
lées, et sembloient dragée
perlée de diverses couleurs[.]
Les quelz, estre quelque peu
eschauffez entre nos mains,
fondoient comme neiges, et les
oyons realement, mais ne les
entendions, car c'estoit lan-
guaige barbare [...]; des parol-
les horrificques, et aultres
assez mal plaisantes à veoir
[...] et disoyt que c'estoient
vocables du hourt et hannisse-
ment des chevaulx...

Rabelais⁸

L'expérience du quotidien fonde notre discours et son expression. Le langage ici est à l'image de notre culture: fragile, investi de l'ailleurs qu'on n'a pas apprivoisé, hésitant, douloureux et déchiré parce qu'intimement lié au problème ontologique (être ou ne pas être) de tout un peuple qui

⁸ Rabelais, François, Le Quart livre, édition critique commentée par Robert Marichal, Lille, Librairie Giard, 1947, pp. 223-229. (Coll. "Textes littéraires français").

cherche un lieu. Dans cette perspective, lorsque l'écrivain envisage, à partir de son expérience, de nommer notre difficulté d'être, il écrira une oeuvre aussi incertaine que son pays, dans un langage infecté de nos misères quotidiennes. La langue française antiseptique et importée est alors frappée d'un coefficient d'insignifiance directement proportionnel à la distance qui sépare cette langue du réel québécois. Afin d'éviter un langage faux qui n'est pas constitutif de la réalité qu'on veut exprimer et afin de dénoncer, par l'expression, l'investissement de la langue par l'expérience du quotidien, certains écrivains ont recours au joual. L'usage du joual rapproche le narrateur de ses personnages qui deviennent, par la langue, signifiants. L'homme de la rue s'y reconnaît et retrouve dans les mots blessés sa détresse. L'expérience du joual indique une volonté d'unification de l'être du quotidien et du langage, pose le problème de la langue comme référence à l'identité.

Je crains que toutes ces apologies du joual ne traduisent, à la fin, que l'angoisse de l'écrivain québécois.

Angoisse bien compréhensible. Ecrire, ici, au Québec, ce n'est pas seulement se demander pour qui on écrit mais à partir de qui.⁹

L'inconsistance et l'ambiguïté de notre identité sont génératrices d'angoisse. L'utilisation, la défense et la justification du joual sont ensemble un geste extrême d'affirmation de soi qui vise à réduire la tension anxiogène. Le joual est ainsi lié au cri, au blasphème¹⁰, à la démesure, à l'excès que commande la tentative de vaincre notre silence.

9 Dumont, Fernand, "Réticences d'un cheval ordinaire", Maintenant, no 134 (mars 1974), p. 25. Dans ce numéro spécial sur la langue: "Cheval ou bedon joual ou bedon horse", on trouve des textes de Gaston Miron, Victor-Lévy Beaulieu, Michèle Lalonde, Hubert Aquin, Fernand Dumont, Jacques-Yvan Morin, Pierre Vadeboncoeur, Jacques Grand'Maison et Hélène P.-Baillargeon.

10 "le cri est la trituration du langage. le hurlement. le hennissement le joual noir. le blasphème très pur. "Duguay, Raoul, "Or Art (Poésie) Total Du Cri Au Chant Au", Quoi, vol. 1, no 2 (print.-été 1967), p. 13.

Nous aspirons alors à l'intensité existentielle dans l'incertitude de notre existence par une parole investie de notre impuissance. Voilà la contradiction: nous voulons être et ne pas être, exister par notre inexistence.

Le joual de l'écrivain plonge ses racines dans le blasphème du bûcheron. Notre langue joualeresque, nos mots "sans bon sens" expriment notre âme intimement verbale, notre âme de bûcheron. Pierre Perrault témoigne:

Les jeunes quand ils voient Un Pays Sans Bon Sens prétendent qu'ils ne sont pas des bûcherons. Et moi je leur réponds qu'en effet mais parce qu'ils ne sont rien encore mais quand ils deviendront quelqu'un, eux-mêmes, collectifs, ils auront mal à cette âme de bûcheron qui nous embellit comme une grande misère ...
Nos sources ne sont pas de lettres mais de récit dans la bouche du récitant, de blasphème.¹¹

"Le bûcheron, lui, avait préservé son authenticité au moyen du blasphème"¹²; c'est l'héritage qu'il nous faut assumer pour retrouver notre visage. C'est aussi toute la difficulté à rendre vivant notre héritage qu'il nous faut surmonter.

Le silence qui enveloppe notre identité et la pénètre jusqu'à se mêler à sa substance se traduit au travers le cri, le blasphème, le joual qui agissent non pas comme repoussoirs mais comme sonorisation du vide et de l'absence.

Le joual n'est pas une langue d'existence; c'est l'expression désespérée de notre évanescence et de notre aliénation, de notre être pluriel et abstrait. "En stricte logique, ce mélange d'anglais et de français devrait valoir à ce

11 Perrault, Pierre (avec la collaboration d'André Laplante), "Prendre la parole pour briser le silence" dans Robert Roussil, Denys Chevalier et Pierre Perrault, L'art et l'état, Montréal, Parti-Pris, 1973, p. 90 et 91. (Coll. "Aspects").

12 Ibid., p. 92

parler synthétique le nom de "canadien."¹³

Le joual émerge de l'état confusionnel créé par la proximité de deux langues, le français et l'anglais, dont l'une, l'anglaise, est dominante compte tenu d'un faisceau de facteurs situationnels (géographique, historique, politique, économique, culturel) et l'autre dominée et investie par la première. Le français contaminé par l'anglais est une langue mixte qui transcrit et renforce la situation équivoque de la communauté québécoise. Le joual est une langue de l'incertitude et de l'hésitation à être valablement autre. Plutôt que de s'affirmer, on apprivoise une déficience langagière dont la signification profonde est liée à notre état de colonisé, pour en faire une qualité. C'est jouer le rôle et remplir la fonction qui nous sont attribués.

A la limite, même l'entreprise littéraire en tant que telle est fonctionnalisée dans une société où la culture du dominé est réduite à l'expression artistique. Cette fonctionnalisation a pour effet de limiter la liberté de l'écrivain à la représentativité. Le piège, dans ces conditions, est que la volonté de fonder l'existence demeure littéraire et ne s'accomplisse pas dans la réalité quotidienne, c'est accepter notre impuissance à être.

Avoir recours au joual en littérature c'est une façon de transcrire notre réalité déficiente mais sans la dépasser. S'y limiter c'est se faire prisonnier d'une situation dont on ne peut rendre compte, dont la vérité et la profondeur ne peuvent être traduites faute d'un langage suffisant.

La langue est un mode de présence au monde. Son altération affecte la conscience et la pensée. Le joual associé à

13 Guy Frégault(président), Fernand Dumont, Jean Hamelin, Maurice L'Abbé, Benoît Lacroix, André Morel, Noël Vallerand, Jean-Pierre Wallot, Maurice Fillion, Rapport du groupe de travail sur l'Institut d'histoire et de civilisation du Québec, Québec, Editeur officiel, 1977, p. 78.

une espèce de "diglossie forcée"¹⁴, corrode le langage, laissant des trous de silence, des hésitations, l'incapacité d'une collectivité à se dire et à fonder une présence authentique conçue par ses philosophes et exprimée par ses écrivains.¹⁵

14 Brault, Jacques, "Lettre au directeur avec un post-scriptum", Interprétation, vol. 4, no 3 (juil.-sept. 1970), p. 82.

15 Le vocabulaire A comprenait les mots nécessaires à la vie de tous les jours [...] Il eût été tout à fait impossible [pour ceux qui ne connaissaient que celui-ci] d'employer le vocabulaire A à des fins littéraires ou à des discussions politiques ou philosophiques. Il était destiné seulement à exprimer des pensées simples, objectives, se rapportant en général à des objets concrets ou à des actes matériels.

Ces lignes sont extraites d'une traduction de l'anglais (c1950) par Amélie Audiberti du livre de George Orwell, 1984, édité dans la collection "Folio", no 822, à Paris chez Gallimard, pp.423-424. Elles font partie des principes du novlangue mais pourraient tout aussi bien nous faire penser à un extrait d'un supposé texte consacré à la langue "joual". Renforçons cette conjonction en citant deux autres passages.

L'appauvrissement du vocabulaire était considéré comme une fin en soi et on ne laissait subsister aucun mot dont on pouvait se passer. Le novlangue était destiné, non à étendre, mais à diminuer le domaine de la pensée, et la réduction au minimum du choix des mots aidait indirectement à atteindre ce but. [pp.422-423] en novlangue, l'expression des opinions non orthodoxes était presque impossible, au-dessus d'un niveau très bas. On pouvait, naturellement, émettre des hérésies grossières, des sortes de blasphèmes. Il était possible, par exemple, de dire: "Big Brother est in-bon." Mais cette constatation, qui, pour une oreille orthodoxe, n'exprimait qu'une absurdité évidente par elle-même, n'aurait pu être soutenue par une argumentation raisonnée, car les mots nécessaires manquaient. [pp. 435-436]

Il y a entre ces deux langages, le novlangue et le joual, un degré de convergence suffisant pour retenir l'attention: l'appauvrissement du vocabulaire, la diminution du domaine de la pensée, l'usage du blasphème, l'impossibilité d'argumenter auxquels on peut au moins ajouter certaines fautes grammaticales et l'usage des acronymes. Le novlangue servait à maintenir les habitants de l'Océania dans un état d'aliénation et de dépendance. Le joual est aussi souvent associé à cette

condition.

Ces rapprochements inspirent une étude originale qui, en tenant compte des contextes, comparerait une langue fictive et une pratique langagière réelle. Etude que je voulais, par cette note, simplement suggérer comme si une fiction d'ailleurs et une réalité d'ici pouvaient s'éclairer réciproquement...

Fragment III

Entre la rue et nous-mêmes, entre le paysage et l'âme, entre l'âme et la pensée, un accord se crée, une harmonie se dessine, en dépit du refus fondamental du sens de cette réalité que nous voudrions bien inverser.

André Major¹⁶

En vérité quel homme habite notre langage déchiqueté?
Qu'est-ce qui peuple ses silences et ses mots déchirés?

Le langage du réel québécois fait l'inventaire de ce qui manque à l'existence sans le nommer, simplement en épousant ses creux, ses omissions. Impuissant à dire, il cesse de nourrir la pensée de celui qui le parle. S'oublier est alors un devoir. Dans la mesure où nous voulons être, il nous faut d'abord nier la part de nous-mêmes qui empêche notre affirmation. Le langage véritable engendre, il ne fait pas qu'ac-

¹⁶ Major, André, "Pour une pensée québécoise", Cahiers de Sainte-Marie, no 4 (avril 1967), pp. 126-127.

compagner l'existence. Il appartient à l'ontologie. Etre, pour nous, c'est donc le refus d'une langue déficiente qui ne peut dépasser les omissions quotidiennes. Etre, pour nous, c'est le devoir pressant de dire notre visage; c'est retrouver, dans un retour sur notre langue écorchée, un sens sous-jacent qu'on ne pouvait dégager qu'en s'oubliant d'abord, le reporter en surface, en faire un matériau de la conscience.

L'écriture vient de la parole. Elle est un relais où la parole fécondée et transmuée par le retour de la conscience, acquiert un pouvoir d'évocation et d'expression jusqu'alors inédit. Pour l'écrivain, ne pas manquer à sa parole c'est lui permettre, par la réflexion, de dire plus; ne pas manquer à sa langue c'est l'investir de significations nouvelles et vivantes arrachées, par la conscience, au quotidien.

.....

Le problème de l'écrivain québécois est " d'assumer pleinement et douloureusement toute la difficulté de son identité"¹⁷, d'interroger, par la conscience, l'obscurité de son être, de nommer son projet d'existence.

Essentiellement, la poésie ne pose qu'un problème de langage. Celui-ci n'est pas qu'expression; il est conscience et cristallisation de la conscience [...]. Dans la poésie, ils [les mots] n'ont pas davantage saveur magique; il y faut vaincre leur force d'inertie et leur donner pouvoir. Il s'agit de les affûter sur la page blanche de manière à ce qu'ils déclenchent, dans la vie intérieure du lecteur, le courant d'existence ... La beauté ne réside qu'au coeur de l'existence recouverte .

.....
Le poème ne se situe donc pas dans l'inconscient, mais dans la conscience. Il est l'expression d'une recherche où l'homme, loin de s'abandonner aux forces obscures de son être, essaie de les faire passer à la conscience .

.....
Pour le poète, l'existence n'est pas un point de

¹⁷ Aquin, Hubert, "La fatigue culturelle du Canada français", Liberté, 4^e année, no 23 (mai 1962), p. 320.

départ, ni un filon à exploiter; c'est un but à atteindre.¹⁸

Le langage, celui de la poésie avec plus d'acuité, est conscience, recherche et itinéraire: indication et description des paysages à apprivoiser, à prendre avec soi, recherche d'un lieu à investir de notre présence, appel du possible.

La cristallisation de notre conscience singulière ne peut se réaliser que dans une langue et une littérature authentiques. Notre héritage français se révèle comme tradition vivante lorsque la pesanteur des mots d'une langue toute faite, profondément marquée par l'ailleurs, est vaincue, par notre conscience, dans l'expression. Les vocables sont pleins de possibles. Puisque le possible est plus large que la réalité parce qu'indéterminé, il englobe accidentellement la réalité. C'est notre réalité propre, ce qu'il y a de plus semblable à nous, que l'on cherche à toucher du bout des mots dans une langue où le style, l'agencement des vocables et leur rythme, plus encore que le vocabulaire, affirment d'une façon dynamique notre différence.

"Le style relève de la conscience"¹⁹ et implique un geste de tout l'être: façons de dire, de penser, de vivre.

Le style est présence. Il appelle l'authenticité et fonde l'existence.

C'est parce qu'une culture n'est pas une simple juxtaposition de traits culturels qu'il ne saurait y avoir de culture métisse... Et c'est pour cela aussi qu'une des caractéristiques de la culture, c'est le style, cette marque propre à un peuple et à une époque que l'on retrouve dans tous les domaines où se manifeste l'activité de ce

18 Dumont, Fernand, "conscience du poème", L'Ange du matin, Montréal, Les Editions de Malte, 1952, pp. 77-79.

19 Labelle, Edmond, La Quête de l'existence, essai suivi de poèmes Récitatifs, Montréal, Fides, 1944, p. 51.

peuple à une époque déterminée.²⁰

Des échanges profonds et réciproques lient un style d'existence et un style littéraire. Le langage et le style résument la culture et engendrent l'existence.

Le silence est le pouvoir évocateur le plus subtil de l'écriture. Non pas un manque mais une plénitude. D'un style totalement vrai pourrait naître une littérature "non figurative", à la limite, s'écrire un livre sur rien. Le texte éperdument étreint par la conscience se choisissant jusqu'à l'extrême, serait alors comparable à un tableau.

L'insuffisance des mots déplace notre regard vers les replis muets de l'écriture.

La poésie ne peut pas ne pas tenir compte de l'insuffisance du mot. Dans la conscience vulgaire, le mot correspond à peu près à sa définition, sinon à la "chose" signifiée. Or, le poète sait très bien que les mots, les vocables ne sont que des bouées dans le flux du réel. Il doit tenir compte de ce fait, et se comporter de manière que l'expression "lire entre les lignes" ait un sens. D'ailleurs il ne peut pas faire autrement.²¹

Le style, notre accent éminemment clandestin, est peut-être ce qui, le plus justement, nous permet de transformer la langue française, de fonder une langue québécoise sauvage qui ne se laisse pas domestiquer par les mots, une langue authentique capable de supporter une pensée originale et d'agrandir notre horizon.

20 Extrait d'une conférence d'Aimé Césaire prononcée à la Sorbonne en 1956, "Culture et colonisation" cité dans Aquin, op. cit., p. 312.

21 Hénault, Gilles, "Le langage est mot de passe", Situations, vol. 1, no 8 (oct. 1959), p. 61.

Fragment IV

Par l'abolition momentanée des rapports de la conscience et du monde, une autre conscience et un autre monde peuvent surgir à qui il suffira de devenir poème, tableau ou roman pour qu'ils opposent, et pour toujours, aux bruits familiers de la conscience mondaine, leur troublant et énigmatique défi, leur inguérissable blessure.

Fernand Dumont²²

Le langage a pouvoir de tracer à l'ombre du quotidien les possibles, ces fragments d'un autre monde surgis des fissures de nos paysages familiers. Notre conscience mondaine mêlée au bourdonnement de la vie de tous les jours est happée et mise à distance de son monde premier par la présence de l'oeuvre d'art. Le poème, le tableau, le roman témoignent de l'absence d'une présence, d'une promesse, de l'insuffisance

22 Dumont, Fernand, Le lieu de l'homme. La culture comme distance et mémoire, Montréal, Hurtubise HMH, 1963, p. 61. (Coll. "H").

du quotidien. L'oeuvre tire l'intensité de son témoignage de l'ombre de l'existence quotidienne.

Le langage poétique a toujours sa marge d'ombre. Il le faut bien pour que les éclairs de l'intuition y tracent blanc sur noir les signes annonciateurs d'un temps nouveau ou peut-être d'un contre-temps, d'un entre-temps ou d'un printemps.²³

"La littérature est une phénoménologie du possible."²⁴ Son discours collectif supporte, à l'horizon de notre existence inachevée et au-delà des événements, des rêves communs susceptibles de fonder nos projets et d'affirmer notre présence.

"Pour que les hommes ne s'égarent pas dans le poème, il faut que celui-ci habite, par des rêves communs, les pays d'en-bas."²⁵ Si nous ne voulons pas passer à côté de nous-mêmes, notre vie quotidienne doit remanier sa texture à la substance de nos oeuvres, aux rêves qui les hantent.

Mal apprivoisé le poème se perd en marge de notre existence, hors contexte; incapable d'être à la mesure du désir, notre réalité reste trouée d'absences, hors-texte: notre culture déchirée entre la réalité et l'horizon est alors un non-lieu et notre état une rupture. Nous nous égarons dans le vide qui marque le manque de réconciliation entre les possibles contenus dans l'oeuvre d'art et les formes concrètes de l'existence, dans l'échec du rassemblement de l'oeuvre et de l'histoire.

.....

Le sentiment du possible ne se révélerait-il pas, pour nous, un héritage du passé, une part de rêve arrachée au né-

23 Hénault, Gilles, *op. cit.*, p. 28

24 Dumont, Fernand, "La sociologie comme critique de la littérature", *Littérature et société canadiennes-françaises*, ouvrage collectif, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1964, p. 232.

25 Dumont, Fernand, *Chantiers. Essais sur la pratique des sciences de l'homme*, Montréal, Hurtubise HMH, 1973, p. 13. (Coll. "Sciences de l'homme et humanisme", 5).

cessaire quotidien pour nourrir nos visées d'avenir? L'oeuvre habitée de nos rêves communs ne serait-elle pas à la fois une récapitulation de nos anciens silences, de notre existence inachevée et un prolongement de notre être collectif dans l'appel de notre devenir? L'art véritable est un carrefour où se rencontrent l'hier et le demain, la présence du passé et le désir de l'avenir.

Présence du passé, désir des innovations absolues: c'est là notre marque d'origine et notre singularité distinctive [...]. Ce que nous appelons créativité est-il autre chose que la manifestation publique, dans des oeuvres, de ce qui a été longtemps contenu dans des rêves?²⁶

La parole dépose dans des oeuvres des rêves qui sont une part de notre héritage qui cherche au-delà du texte, par nos actes, à s'inscrire dans notre existence. Nos projets, en retrouvant cet héritage dans nos discours et en se l'appropriant, contribuent au rassemblement de l'oeuvre et de l'histoire.

"Demain relève de la mémoire."²⁷ L'oeuvre d'art authentique retient l'essentiel: notre mystère qui rassemble l'héritage et hèle l' "à venir". L'art, "retombée d'une histoire, anticipation d'un avenir"²⁸, trouve ici son incarnation la plus pure en Paul-Émile Borduas.

C'est sa chair même que ses tableaux, mais la chair d'un homme, c'est encore le mystère insondable des générations, tout le poids de la réalité humaine.²⁹

26 Dumont, Fernand, La Vigile du Québec. Octobre 1970: l'im-passe?, Montréal, Hurtubise HMH, 1971, p. 232.

27 Aquin, Hubert, Neige noire, roman, Montréal, La Presse, 1974, p. 149. (Coll. "Écrivains des deux mondes").

28 Dumont, Fernand, "En ce temps-là, au Québec", Borduas et les automatistes, Montréal, 1942-1955, Montréal, Musée d'Art Contemporain, Éditeur officiel du Québec, 1971, p. 19: "Mais ce qui reste du recommencement d'une culture par les automatistes du Québec, on le saura en regardant cette exposition: retombée d'une histoire, anticipation d'un avenir. L'art, pour tout dire."

29 Elie, Robert, "Hommage à Paul-Émile Borduas", par Robert Elie et Jean-Éthier Blais, Vie des Arts, no 19 (été 1960), p. 24.

[Borduas] possesseur d'un don rare grâce auquel l'avenir s'accomplissait déjà d'une certaine manière dans sa personne. Un écho d'avant le bruit répercuté par lui. Un écho antérieur plutôt qu'une cause.³⁰

L'art, mémoire lourde de possibles, inspire nos projets pour forcer, dans l'action, la main de l'histoire et affirmer notre présence. "Le royaume de nos discours nous avons décidé de lui donner une terre à labourer."³¹

30 Vadeboncoeur, Pierre, "Un homme, une liberté", Liberté, 74, vol. 13, no 2, p. 52.

31 Perrault, Pierre, "Réponse de Mensud à Savard. Le Royaume des pères à l'encontre des fils", Le Devoir (Montréal), vol. LXIX, no 23 (28 janvier 1978), p. 34.

Je répète que pour nous, dont le psychisme n'a pas été ébranlé par les grands cataclysmes, l'engagement ne peut se concevoir sur le même plan. Il se perd au niveau des souvenirs, des sensations de vertige, des bruits et des couleurs, des rêves, des misères quotidiennes, des symboles qui s'inscrivent sur nos paysages ou même des grands élans humanitaires. Les autres sont toujours là, avec leurs visages reconnaissables, pour nous fournir une ample provision de mythes et de clameurs ...

Tout ce que je sais, d'une façon certaine, c'est que nous devons exprimer notre vie à nous, dans la conjonction historique et géographique qui nous est donnée, si nous voulons créer des valeurs dynamiques et viables.

Gilles Hénault, "La poésie et la vie", La poésie et nous, [collectif], Montréal, L'Hexagone, 1958, pp. 40-41. (Coll. "Les Voix", 2).

Fragment V

Conseils d'un censeur à un jeune écrivain

Ce que tu oses penser, ne le
dis pas.

Ce que tu oses dire, ne l'écris
pas.

Ce que tu oses écrire, ne le
publie pas.

Ce que tu oses publier, ce sera
très bien: incolore, inodore,
sans saveur (de la quintessence
de banalité).

Gilles Hénault³²

"S'attacher à l'histoire de la pensée québécoise est donc une façon de répéter que nous avons toujours pensé en exil."³³ Extérieurs à nous-mêmes, nous errons en surface de notre être. Déracinés, désincarnés, nous sommes des "êtres d'emprunt". Notre réalité est drapée d'analogies dont les

32 Hénault, Gilles, "Graffiti", Cahier pour un paysage à inventer, [no 1] [1960], p. 35.

33 Dumont, Fernand, "Le projet d'une histoire de la pensée québécoise", Philosophie au Québec [collectif], Montréal, Bellarmin, 1976, p. 24. (Coll. "L'Univers de la philosophie", 5).

plis ne révèlent pas notre identité mais cachent notre fuite du "risque de penser". Habitué de tout croire sauf nous-mêmes, nous cherchons avidement ailleurs et dans des termes importés une définition de notre condition.

Les oeuvres des quelques ceux qui se risquent (ou se sont risqués) à penser avec un accent d'ici sont menacées par l'auto-dévaluation et le manque d'enthousiasme qui sont des composantes de notre état collectif et apparemment chronique de "fatigue culturelle"³⁴. Par exemple:

Ailleurs qu'au Québec, les interrogations à la source des Deux Royaumes [par Pierre Vadeboncoeur, Montréal, L'Hexagone, 1978] sont considérées comme à l'avant-garde de la pensée. Ici, quand un homme nous fait rejoindre ces grands courants universels, qu'il pose les questions essentielles de la conscience et de l'individualité, on le traite de réactionnaire!³⁵

Jacques Brault, dès 1961, avait peut-être prévu cet accueil lorsqu'il écrivit:

Qu'il se lève un grand philosophe parmi nous, qu'il parle, et vous pouvez être certain que nous ne l'écouterons pas. C'est la règle du jeu. Car ce philosophe, sans qu'il y paraisse, aura trouvé les accents de l'an deux mille, ou mieux: il sera en train de déterminer certains aspects du futur, de toujours. Une audace aussi gratuite, aussi intemporelle n'est que rarement bien accueillie - quand elle est accueillie.³⁶

Nous avons peur en brisant le silence avec une parole d'ici de nous montrer incultes, d'être écrasés par une comparaison démesurée, d'être carrément méprisés par les nôtres. Alors on hésite et on se tait en attendant qu'un autre cave rompe le silence car "ceux qui se sont entêtés dans leur génie et dans leur rêve, le système les a morfondu [sic] de Riel à Vadeboncoeur, il les a dénigrés, il les a traités de "ca-

34 Voir: Aquin, "La fatigue culturelle du Canada français".

35 Propos de Gaston Miron rapportés dans Blouin, Jean, "L'indépendance à coeur perdu", L'Actualité, vol. 4, no 10 (octobre 1979), p. 78.

36 Brault, Jacques, "Réponse à une question", Livres et auteurs canadiens, 1961, p. 77.

ves", de fous, d'illuminés"³⁷.

Nous tentons de dissimuler notre dépendance et notre faiblesse dans le refuge de l'imitation, d'oublier notre difficulté d'être d'ici dans un semblant d'être d'ailleurs. Dépossédés, on cherche démesurément à combler le vide par l'emprunt. Où il y a frustration, il y a excès: "on a des structuralistes encore plus structuralistes que ceux de Paris. On a des marxistes plus marxistes que Marx lui-même [...] C'est ainsi sur toute la ligne"³⁸.

Une pensée authentique ne s'importe pas. Toute oeuvre issue de la fascination par l'ailleurs et de l'imitation est marquée d'un coefficient d'in-signifiance dont la valeur est directement proportionnelle à son degré d' "étrangéité" donc de déracinement.

Si nous ne nous décidons pas à réduire la distance entre ce que nous sommes et ce que nous pensons et à dire l'inédit qui nous hante, nous condamnons nos oeuvres à être fausses, anémiques, stériles, inutiles pour nous et accessoires pour les autres pour ne pas dire négligeables et négligées.

Nous sommes menacés encore et toujours de cet intellectualisme qui affecte notre écriture, notre littérature, notre philosophie et que décrivait Jacques Lavigne dans un article du Devoir, le 22 novembre 1956, "Notre vie intellectuelle est-elle authentique?":

Il y a entre la vie et la réflexion sur la vie un intermédiaire: des signes, des systèmes, des livres. Il peut arriver que le sens de l'existence soit réduit à cet intermédiaire: c'est l'intellectualisme. Alors commence à s'élaborer une vie inauthentique de l'esprit qui est en tout point semblable à la vraie sauf qu'elle n'inspire aucune âme et n'est la lumière d'aucune réalité. Cet intellectualisme est le mal qui menace notre culture ...

37 Perrault, Un pays sans bon sens, p. 195.

38 "Entretien avec Jacques Brault" (Propos recueillis par A. Lefrançois), Liberté, 100, vol. 17, no 4 (juil.-août 1975), p. 69.

Cette forme de pensée apparaît lorsque l'âme se sent dépendante et faible: faible, le réel ne réussit qu'à l'éparpiller à force d'être riche, mêlé et difficile; dépendante, les inspirations variées que produit la culture n'obtiennent que de la défaire car elle ne peut être que dominée. L'intellectualisme est la dissimulation de cette dépendance et de cette faiblesse, et sa consécration. C'est d'une part, le refuge dans l'immuabilité des concepts et dans la clarté des constructions logiques; d'autre part, dans le vague des mystiques sonores et magiques, ou dans le mystère de la grammaire et du vocabulaire de la science. L'idée, alors, n'est pas une compréhension et une vie, mais une décision: un refus, un rempart et une attaque. Or, nous avons, au Canada français, cette âme dépendante et faible, et qui s'ignore.³⁹

Les maux d'âme des écrivains qui improvisent leur être et leurs oeuvres sur des acquisitions livresques étrangères au quotidien ou avec des concepts et des abstractions détachés de l'existence, n'intéressent personne sauf, peut-être, eux-mêmes et leurs doubles.

L'érudition est mystifiante. L'érudit risque d'être ravi par l'univers qu'elle propose, d'y fuir et d'être ainsi isolé d'une terre, d'un espace, d'un milieu essentiel à la vie et à la réflexion intégrale. L'érudition fascine aussi celui qui en est privé parfois à un point tel qu'il en reste muet par admiration ou par peur de paraître ou d'être traité d'ignorant. Longtemps et encore aujourd'hui l'érudition des autres nous porte collectivement à nous taire humblement ou à les imiter orgueilleusement alors qu'il nous faudrait d'abord nous choisir simplement et jusqu'à l'extrême.

L'être détaché de la réalité, de son origine empirique, n'est qu'une ombre, le concept de l'être. "Les mots et les concepts ne nous feront jamais franchir le mur des relations, ni pénétrer quelque fabuleux fond originel des choses"⁴⁰.

39 Lavigne, Jacques, "Notre vie intellectuelle est-elle authentique?", Le Devoir, vol. XLVII, no 274 (22 nov. 1956), p.17

40 Nietzsche, Friedrich, La naissance de la philosophie à l'époque de la tragédie grecque, trad. de l'allemand par G. Bianquis, Paris, Gallimard, c1938, p. 73. (Coll. "Idées", no 196).

La transparence des mots perdus dans une région exangue et coupée de la réalité, devient opacité.

Il arrive aussi qu'on ne sache pas lire et retrouver derrière les traces ce quelque chose d'humain, d'existential, de vivant⁴¹.

"L'instruction universitaire d'aujourd'hui, qui tend à tout réduire, même le domaine des lettres, par une sorte de regard myope, analytique, scientifique, n'aide pas à l'intuition."⁴² Nous sommes amputés d'une part de nous-mêmes qu'on a remplacé par une prothèse conceptuelle et froide. Errant dans les dédales de l'abstraction, nous nous rendons extérieurs à nous-mêmes. En choisissant de quitter l'existence pour donner force et cohérence à un système, souvent à un mirage, nous apprenons à "désapprendre l'homme".

L'académisme sclérosé a la peau dure. Aujourd'hui il s'emprisonne et nous enferme avec lui dans des grilles, des recettes, des systèmes. Comme hier, 'académique' est synonyme de "répétitif, double emploi, impersonnel, insensible,

41 Tous ceux qui ergotent et dissertent d'une manière absolument chloroformique sur le texte, ne savent pas analyser un texte. En philo déjà, on ergotait sur toutes sortes de choses. Il y en avait même à l'époque qui se lançaient dans la philosophie du langage, sans voir les problèmes réels qui se posaient à notre langue. Cela, pour eux, était non philosophique. Un peu comme aujourd'hui, on dit: non révolutionnaire. Ce n'est pas révolutionnaire, donc c'est mauvais, donc il faut faire en sorte que cela n'existe pas. L'orthodoxie, ce n'est pas cela qui peut porter une écriture vivante. Je trouve aberrant dans une société aussi menacée, fragile, poreuse que la nôtre, de recréer encore des orthodoxies, des étouffoirs ... Il ne s'agit ni de bénir ni d'excommunier. Il s'agit de voir, de comprendre, de signaler. Signaler, simplement cela, c'est beaucoup. [Propos de Jacques Brault recueillis par A. Lefrançois dans "Entretien avec Jacques Brault", pp. 70-71.]

42 Vadeboncoeur, Pierre, La dernière heure et la première, essai, Montréal, L'Hexagone/Parti-pris, 1970, p. 32.

calculé, etc., etc., etc., et zut! faites un petit effort"⁴³.

L'académisme aime les artistes mais morts; l'institutionnalisation est son arme la plus sournoise qui lui permet de transformer ce qui est vivant en statue. Cela "ne s'accomplit jamais sans une légère déformation, qui est justement celle par laquelle la dynamite devient joujou"⁴⁴. "Les seules oeuvres littéraires valables sont celles du type grenade et celles du type bombe à retardement."⁴⁵ (Il faut veiller, par exemple, à ce que la bombe du Refus global de Borduas ne devienne pas joujou.)

L'académisme désamorce non seulement les oeuvres mais aussi la pensée en lui donnant l'habitude de partir de définitions toutes faites, d'idées cataloguées, de préceptes au lieu de chercher longuement, avec effort et passion, en risquant de se tromper, sa vérité. L'académisme est une entreprise de dévitalisation qui nous rend absent à notre conscience, à son angoisse et sa rigueur. Il classe, au départ, les idées et les vérités. "Nous sommes inondés de vérité, mais nous avons un incommensurable besoin d'être vrais!"⁴⁶

43 Borduas, Paul-Emile, "Commentaires sur des mots courants", Refus global, [collectif, cl948], Shawinigan, Les Editions Anatole Brochu, 1972, p. 30.

44 Major, Jean-Louis, "Parti pris littéraire", Incidences, no 8 (mai 1965), p. 46.

45 Hénault, "Graffiti", p. 34.

46 Vadeboncoeur, Pierre, "Borduas, ou la minute de vérité de notre histoire", Cité libre, XI^e année, no 33 (janvier 1961), p. 30.

Fragment VI

Mais avant même que de songer
à cultiver des plantes étran-
gères, il faudrait s'assurer,
[.] qu'on a sous les pieds un
sol à cultiver.

André Major⁴⁷

Se retrouver enfin. Se choisir démesurément. Ne rien
laisser à la compromission, à la résignation. Risquer de
penser et d'écrire avec notre chair et notre sang.

Nous réveiller, sortir de ce long affaissement collectif
qui n'en finit plus de s'étendre entre nos quelques soubre-
sautes incorrigibles.

Arracher tout ce qui gêne notre affirmation. Débrous-
sailler nos oeuvres des plantes étrangères pour d'abord salir
nos souliers à notre sol. Apercevoir "... la grande geste
furibonde d'hommes éclaboussés de flammèches et de chaleurs,
acharnés à mettre le feu aux embarras, aux fardoques, aux

47 Major, "Pour une pensée québécoise", p. 129.

arrachis et à toutes les entraves qui embrouillaient l'oeuvre"⁴⁸.

Replacer ICI et MAINTENANT notre "personne déplacée", exilée et anachronique.

Cesser d'avoir peur. Abandonner les imitations, refuser d'être des copies plus ou moins conformes de l'extérieur, laisser tomber le masque pour être au meilleur de soi-même et reconnaître notre visage. S'affirmer.

L'ennemi de tout progrès en profondeur, c'est la complaisance, l'habitude de survivre dans le compromis, une façon de toujours contourner les questions essentielles, une impuissance à aller jusqu'au bout d'un choix nécessaire, ce qui finit par engendrer la médiocrité. A l'encontre de cette médiocrité, il n'y a qu'une attitude possible: l'affirmation sans ambages - au risque de se tromper, car "mieux vaut une erreur qu'une démission".⁴⁹

A nos démissions, notre paresse, nos illusions, on ne peut opposer que l'audace, la passion et la lucidité pour toucher, du bout du mot, notre réalité tangible. L'écrivain d'ici doit d'abord être nécessaire ici, authentique dans sa pensée, son style, sa langue; ensuite il pourra se rendre communicable aux autres et leur apporter quelque chose de plus qu'eux ne pouvaient exprimer ailleurs. "Plus on s'identifie à soi-même, plus on devient communicable, car c'est au fond de soi-même qu'on débouche sur l'expression."⁵⁰

La substance vivante d'une oeuvre ne s'atteint pas avec des outils froids et réducteurs, des grilles rigides, des statistiques superficielles, etc. L'essentiel d'une oeuvre dense déborde toujours les cadres où on tente trop souvent de l'enfermer. Une lecture pénétrante n'est possible que

48 Perrault, "Réponse de Menaud...", p. 48.

49 Ces lignes résument une constante dans la pensée de Vadeboncoeur. Voir: Major, André, "Pierre Vadeboncoeur, un socialiste de condition bourgeoise", Le Maclean, vol. 12, no 6 (juin 1972), p. 43.

50 Aquin, "La fatigue culturelle ...", p. 320.

dans une rencontre fraternelle entre l'auteur et le lecteur,
une forme de partage qui fonde la littérature.

Fragment VII

Parce que la littérature est le reflet de l'âme d'un peuple et parce que la philosophie, selon l'expression de Hegel, est une "époque mise en idées", n'y aurait-il pas, dans le prolongement de la littérature, une philosophie québécoise qui serait telle non seulement par ses auteurs, mais encore et surtout par ses thèmes, sa problématique, ses horizons, ses idées, son style?

Jean Langlois⁵¹

Nous sommes éparpillés dans un quotidien qui, à la fois, nous rassemble et nous déchire. Nous pouvons sentir douloureusement qu'une part de nous-mêmes nous échappe, emportée par le courant d'existence qui nous glisse entre les doigts et qu'il faudrait bien malgré tout saisir pour(nous) comprendre. Cette appréhension n'est possible qu'à la condition de choisir, d'abord et simplement, d'avancer " très quotidien-

51 Jean Langlois, "Une lecture de la philosophie québécoise", Critère, no 6/7 (sept. 1972), p. 375.

nement tout à fait comme on vit et non comme on généralise, en rapport avec les réalités et les événements particuliers et non avec leurs représentations intelligibles"⁵².

Notre identité est intimement mêlée à l'agitation quotidienne. Pour trouver une définition de nous-mêmes, il faut consentir à nous réconcilier avec le concret, être attentif et pénétrer cette vie quotidienne tissée des relations qui nous définissent; bref, nous découvrir par ce qui est le plus près de nous: notre réalité.

Prendre conscience de notre existence singulière au travers de ce qui nous est le plus familier c'est, paradoxalement, nous ouvrir à tout l'humain, car l'universel est mis en relief par les contextes singuliers. Nous ne participons pleinement au monde que dans la mesure où nous prenons conscience de notre différence et que nous nous affirmons par rapport à lui.

Prendre conscience de soi, c'est la plus profonde des révolutions intellectuelles [...] Prendre conscience de soi, c'est donc cesser de vivre par délégation pour se convertir à soi-même. Mais tout se passe comme si cette conquête de soi était aussi la conquête du monde [...] Et nous aboutissons à ce paradoxe: nous ne parvenons à nous-mêmes qu'en prenant nos distances d'avec le monde, mais nous ne sommes profondément nous-mêmes que dans et pour le monde.⁵³

La littérature authentique qui dit ce que nous sommes, reprend, dans l'écriture, le paradoxe soulevé par la prise de conscience de soi par rapport au monde: la simultanéité d'une proximité et d'un éloignement. En témoignant de notre existence quotidienne, de notre situation particulière lourde d'atavismes, de sensibilité, de difficultés, de gestes et d'espoirs qui nous sont propres et nous différencient, nos oeuvres ajoutent à l'expression de l'ensemble de l'existence humaine. Notre littérature recèle donc les modalités origi-

⁵² Vadeboncoeur, Pierre, Les deux royaumes, essais, Montréal, L'Hexagone, 1978, p. 10.

⁵³ Dumont, Fernand, "De quelques obstacles à la prise de conscience chez les Canadiens français", Cité libre, no 19 (janvier 1958), p. 22.

nales de notre relation à l'universel fondée sur la reconnaissance consciente de notre être.

L'écrivain en étant attentif, en questionnant, en s'appropriant passionnément et lucidement notre existence par le langage, invente la pensée, la nôtre qui englobe et dépasse notre quotidienneté.⁵⁴

L'essentiel est que nos écrivains nous aient donné des racines et qu'ils aient débroussaillé les questions fondamentales.

Il s'agit désormais que les philosophes entrent dans cette parole commune et concourent à la tâche de rassembler les vérités éparses. C'est ici que le recours aux poètes et aux romanciers s'impose. Comme un accompagnement.⁵⁵

Notre littérature est comme une trace laissée par la pesanteur d'un moment et d'un lieu que nous avons habités. En fouillant cette trace, en suivant la foulée littéraire, le philosophe d'ici accorde la démarche de sa pensée au cheminement suivi par notre conscience dans la recherche jamais achevée de notre identité.

L'homme véritable, l'être quotidien, et son existence qu'on peut retrouver dans le discours de nos écrivains, portent comme nulle part ailleurs, avec un accent d'ici, tout

54 L'enracinement du style et de la pensée façonne aussi l'écriture et permet en retour à nos oeuvres d'être accordées à notre être.

En parlant de Poussière sur la ville (André Langevin, 1953), L'or des Indes (Pierre Gélinas, 1962) et Prochain épisode (Hubert Aquin, 1965), Gérard Bessette dans "Philosophie et technique romanesque", Le Devoir, vol. LVII, no 100 (30 avril 1966), p. 11, écrit:

Ces trois romans donnent l'impression d'être écrits par des hommes qui ni philosophiquement, ni psychologiquement, ne sont sûrs de soi - et c'est tant mieux: par des écrivains en état de crise, de doute, d'angoisse, de dépression; cherchant à se raccrocher à l'écriture comme à une fragile et aléatoire planche de salut. Et, précisément, c'est à cause de leur fragilité conceptuelle et idéologique que ces oeuvres [en leur temps d'abord] deviennent exemplaires: représentatives de notre milieu.

55 Brault, "Philosophie et littérature" [sic], p. 7.

l'homme et rend ainsi possible l'émergence d'une philosophie originale capable d'apporter quelque chose de plus et d'encre inédict à la parole universelle.

Un jour il nous sera donné un philosophe qui traitera de l'homme comme nul autre et avec des accents jusqu'alors inouïs. Le prix de cette parole tiendra au fait qu'elle aura poussé des racines dans notre terreau, si profondément, si durement, qu'en fin de compte le singulier portera en lui les valeurs les plus universelles. Ce philosophe nous mettra sur la carte du monde, plus: il mettra le monde en notre village, il nous indiquera dans le fait le plus localement circonscrit la présence des valeurs médiatrices entre tous les hommes [...]
[Ce philosophe] représente tous ceux qui ont ici charge de parole et pouvoir de nommer. Puisque le langage est la maison de l'être.⁵⁶

Nous n'en avons jamais fini avec le fraternel effort de nomination que partagent écrivains et philosophes. Notre littérature profondément engagée dans la recherche de ce que nous sommes, a multiplié l'intensité de la conscience devant la vie. Riche de notre être-au-monde, son discours est capable de féconder une réflexion philosophique authentique pourvu qu'on sache l'accompagner, s'y reconnaître, risquer de penser, de dire, de philosopher.

"Il n'y a qu'une façon de contester, de redresser, de stimuler la philosophie, et elle consiste à faire oeuvre de philosophie."⁵⁷ Et ainsi éprouver enfin, jusqu'à l'extrême, notre différence.

⁵⁶ Brault, "Réponse à une question", p. 77.

⁵⁷ Brault, Jacques, "Pour une philosophie québécoise", Parti pris, vol. 2, no 7 (mars 1965), p. 10.

Fragment VIII

Il se peut donc que travailler à l'avènement d'une philosophie québécoise soit [...] une aventure dans laquelle nous éprouverons notre véritable différence, notre être propre et inaliénable.

Jacques Brault⁵⁸

Il y a quelque chose d'éminemment humain dans ce qui nous est le plus intime: notre faiblesse collective et notre présence inachevée, notre hésitation à être et notre refus de disparaître. Un refus fondamental, vital, logé dans ce qu'il faudrait encore appeler notre âme; cette âme écorchée vive qui hante nos oeuvres véritables.

Notre incertitude est douloureusement réelle. Nos discours s'inscrivent le long d'une marge noircie de paysages familiers, de souvenirs, de sensations, d'attachements, de rêves enveloppés d'une inquiétude diffuse, envahissante, quasi consubstantielle à notre existence fragile et singulière.

58 Brault, "Pour une philosophie québécoise", p. 10.

C'est à la présence obsédante de cette marge que se mesure l'authenticité de nos oeuvres. C'est par cette marge qui nous distingue que le Québec a quelque chose d'original à dire; c'est à travers elle qui rassemble nos sentiments quotidiennement vécus, leur nature, leur intériorité et les préoccupations qui les accompagnent, que nous pouvons concevoir notre engagement et exprimer des pensées nouveaux inconcevables ailleurs.

Nos préoccupations sont plus modestes et plus neuves. Plus émouvantes aussi. Nous cherchons à dire, et d'une manière indissociable, nos vieilles nostalgies muettes et l'utopie de l'avenir

.....
et d'en nourrir enfin un projet collectif qui puisse apporter sa petite contribution à l'édification de l'humanité .

.....
Il faudrait dégager la longue et terrible angoisse qui traverse notre histoire et qui en fut comme le perpétuel appel à un sens de la vie en commun. Peu de sociétés ont vécu ces interrogations comme nous l'avons fait; peu de collectivités ont aussi profondément senti que la nôtre qu'il n'est d'autres supports profonds des relations entre les hommes que l'utopie.⁵⁹

Nous sommes obsédés par la réalisation d'un monde délivré de toute aliénation, par la création continue d'un royaume humain habitable, accordé à nos rêves, à nos poèmes, par une "fraternité de culture", une reconnaissance mutuelle et une union généreuse des peuples.

Croyez-vous que les hommes vivent ensemble seulement pour satisfaire certains besoins et se diviser les tâches dans ce but? [...] Moi je ne le pense pas [...] Je crois que c'est une finalité purement gratuite, que les hommes vivent ensemble parce qu'en définitive ils aiment cela ...

Prenez la nation: ça ne sert à rien, c'est strictement de l'ordre de l'amitié.⁶⁰

59 Dumont, La Vigile du Québec ..., p. 40, 65 et 153.

60 Propos de Fernand Dumont rapportés par Jean Blouin dans "Fernand Dumont, sociologue, philosophe des sciences, théologien, poète - Un théoricien qui ne craint pas de mettre la main à la pâte", Perspectives, vol. 20, no 48 (semaine du 2 décembre 1978, p. 15.

Un texte collectif, "Manifeste des quatre - Réflexion à quatre voix sur l'émergence d'un pouvoir québécois", daté du 29 novembre 1976, publié dans Change, no 30-31: "Souverain Québec", Cahiers trimestriels du Collectif CHANGE, Seghers/Laffont, mars 1977 et signé par Hubert Aquin, Michèle Lalonde, Gaston Miron et Pierre Vadeboncoeur, devient, appuyé par de nombreux co-signataires: André Beaudet, Nicole Bédard, Jean Bouthillette, Jacques Brault, Paul Chamberland, Fernand Dumont, Jacques Folch-Ribas, Jacques Godbout, Gilles Hénault, Claude Jasmin, André Major, Fernand Ouellette, François Ricard, Marcel Rioux, Robert-Lionel Séguin, Michel Tremblay et Gilles Vignault le Manifeste des écrivains québécois. Les dernières lignes de cette "réflexion à plusieurs voix" mesurent notre tâche.

Le défi de l'humanité contemporaine est de transformer le rêve de l'unification des sociétés, jusqu'ici caricaturé par les impérialismes, en un objectif de libre association des peuples. Ce défi est le nôtre. En se donnant une expression politique, le peuple québécois, comme entité culturelle, se place dans l'axe d'un accès à l'universel et se met résolument en situation d'échange avec les autres cultures.

Notre projet collectif doit être à la mesure de nos utopies, fidèle à nos espoirs. Notre engagement: apprivoiser l' "impossible", inscrire les "possibles" de notre poésie dans les paysages de notre vie quotidienne, trouver le royaume.

L'homme croit au royaume et il a besoin d'un territoire qu'il nomme, qu'il informe de ses rêves, pour s'épanouir [...] Je cherche un royaume sans roi et je sais que je dois l'imposer, que personne ne me le proposera ce royaume où cultiver mon poème et mon humanité. Un endroit où je pourrai me nourrir moi-même.

.....
Un royaume humain. Est-ce là l'utopie? 61

61 Perrault, "Prendre la parole ...", p. 85 et 89.

Un royaume humain, à la fois nostalgie utopique et utopie de l'avenir, dont la présence entière à tout moment et en notre lieu de façon singulière, dans nos rêves, nos projets et nos oeuvres, est la part de notre héritage qui nous appelle, dans le prolongement concret du vécu, à être plus, à bâtir notre lieu sous son éclairage.

"Comme l'avenir, le passé permet d'éprouver ce sentiment du possible inhérent aux valeurs, mais, cette fois-ci, de façon concrète, au sein d'événements."⁶² Notre engagement collectif, notre projet, les valeurs qui le fondent et notre créativité trouvent leur sens dans une définition de nous-mêmes, dans le vécu de notre humanité, dans les événements de notre histoire, dans tout ce qui est vivant dans notre passé et capable d'inspirer l'avenir.

Parler de notre recherche d'un royaume humain, c'est engager solidairement une définition de ce que nous sommes et une reconnaissance des valeurs susceptibles d'être assumées, d'une façon différente et unique, par notre collectivité.

Etant plus près que d'autres de la menace dirigée sur tous les peuples industrialisés par l'avènement d'une société gigantesque et programmée, nous pressentons, étant plus démunis qu'eux mais peut-être plus proches de ce qui reste de l'homme encore, plus naïfs, plus naturels, comme les Noirs, un avenir où la possibilité même de toute révolte aurait disparu. Nous appuyant sur des restes de droits et sur des vestiges de particularismes défendus par ce qui subsiste ici de frontières dans ce monde niveleur, nous sommes à même, rare privilège, de sentir à la fois les premiers effets destructeurs, les premiers effets affolants de la soumission à un monstre, impersonnel par son organisation et personnel par sa tyrannie, mais aussi de sentir, grâce à notre instinct séculaire de défense et aux moyens de ce que nous avons encore, l'incitation à nous prémunir et à résister. Nous sommes déjà, debout comme peuple différent, dans les conditions où, dans l'avenir, des masses s'exerceront trop tard

62 Dumont, Fernand, "La liberté a-t-elle un passé et un avenir au Canada français?" [contribution de Dumont à la sixième conférence annuelle de l'I.C.A.P., 1959] dans Houde, Histoire et Philosophie au Québec, p. 110.

peut-être à tenter de recouvrer la liberté.⁶³

Dans nos bas-fonds à nous, Québécois, [...] nous sommes peut-être un petit peu mieux placés pour entrevoir - sans oser le dire, évidemment - que la convention universelle qui sacrifie aux myriades de faits et gestes dont le monde au-dessus de nous se glorifie assure une infinité de réponses dont peut-être aucune ne peut souffrir ensuite une seule des quelques questions dont je parlais, celles-là mêmes, justement, que notre époque a tout simplement éludées, de propos délibéré, ou après coup par instinct de conservation des bavards. Deux ou trois questions, pas davantage. Enfin, un petit nombre. Par exemple, celle sur le bien.

.....
Les Québécois regardent le monde par en-dessous, assez écrasés par lui, par son prestige, par le système de la gloire universelle [...]. Rien à faire: le Québécois souvent se sent inférieur et il l'est par le sort, sans aucun doute, un sort lourd, une histoire, un abandon, une pauvreté, un vieux dépouillement, un vieil exil, un très ancien retard - une réputation aussi, une réputation pesante, dont il est très conscient. Mais insatisfait, naïf, peut-être profond, il lui arrive de demander les titres des satisfaits et il pose alors la question qui sous toutes les latitudes restera éternellement la plus redoutable - la question relative à la vérité.⁶⁴

Des quelques questions que notre situation nous permet d'entrevoir, celle de la vérité nous atteint peut-être d'une façon plus aiguë. Indissociable de notre existence, elle nous interpelle et nous interroge sur notre identité et sur l'authenticité de nos oeuvres. Elle est la question où nous pouvons essentiellement, dans nos discours et notre écriture, éprouver notre différence.

63 Vadeboncoeur, La dernière heure et la première, p. 72.
[C'est moi qui souligne.]

64 Vadeboncoeur, Les deux royaumes, pp. 204-205 et 202-203.
[C'est moi qui souligne.]

Fragment IX

L'aventure la plus malsaine,
c'est de n'avoir pas de parti
pris [...] Le parti pris féconde
un nombre infini de vérités
[...] Accuser quelqu'un de pré-
jugé équivaut à le blâmer
d'avoir une pensée propre.

Pierre Vadeboncoeur⁶⁵

Nos recherches, notre littérature, notre philosophie contribuent-elles à affirmer notre présence? Nos oeuvres tracent-elles la ligne d'une vérité sans condition, la ligne de notre vérité? Notre écriture est-elle d'abord nécessaire à ici et la pensée qui s'y exprime, le style qui la révèle sont-ils profondément authentiques? Possédons-nous enfin une méthode véritable issue de notre milieu?

Les intellectuels québécois ont à mettre au point une redéfinition constante du Québec à la lumière de leur expérience de cette culture, à inventer une méthode, des instruments d'analyse et d'intervention accordés à la signification

65 Vadeboncoeur [sic], Pierre, "Apologie du préjugé", Amérique française, 2^e année, t. II, no 1 (sept. 1942), pp. 36-7.

qui se dégage du milieu où ils pensent.

En fondant l'interprétation, l'attention au contexte singulier, la prise de conscience de l'appartenance et l'expérience du social permettent au chercheur de pénétrer notre réalité en évitant les comparaisons de surface qui sentent le langage importé. Les expériences fondatrices d'une interprétation "ne sont pas des partis pris arbitraires, des postulats inconditionnés. Elles peuvent être jugées quant à la fécondité des analyses qu'elles permettent"⁶⁶.

Paradoxalement, penser notre réalité, en prendre conscience, c'est aussi dépasser l'expérience, prendre une certaine distance, se situer dans un "ailleurs en pensée" et ainsi intensifier notre présence comme "l'artiste sort de lui-même et du monde, pour mieux le voir et pour mieux se voir, pour mieux le projeter en lui et pour mieux se projeter en lui, bref, pour mieux y entrer en plénitude de présence"⁶⁷.

En s'insérant, par la conscience, au centre même de notre existence collective, l'écrivain et le philosophe choisissent d'assumer pleinement notre identité, de s'y reconnaître, de se définir solidairement avec elle, d'en supporter tout le poids et les difficultés jusqu'à transmuter l'une dans l'autre l'existence personnelle et collective, et faire de leurs oeuvres un acte de présence véritable. "La vérité concerne l'art d'accéder à l'objet selon la recherche de sa structure propre."⁶⁸

Nous sommes écrasés par la lourdeur des outils froids et rigides de l'intellectualisme, de ses grilles étroites qui échappent l'essentiel, par la démesure de nos emprunts et la stérilité des analogies creuses, par l'accumulation des concepts et des abstractions. Nous traînons, épuisés, l'épaisseur de nos mirages qui nous cachent le paysage. Ce que nous

⁶⁶ Dumont, Les idéologies, pp. 169-170.

⁶⁷ Duguay, Raoul, "L'art est identification", Le Quartier latin, vol. XLV, no 15 (6 nov. 1952), p. 8.

⁶⁸ Dumont, "Le projet d'une histoire ...", p. 26.

avons perdu c'est un certain regard, ce regard qui, tout simplement, sans artifice, étreint le monde.

"Or, l'action qui consiste à débarrasser la place des idées, des systèmes, des conventions et aussi des folies, pour aller tout droit à l'objet, à des objets qu'on n'osait même plus nommer, est en quelque sorte définitive. C'est une percée philosophique en soi."⁶⁹ En nous débarrassant avec audace de tout l'abstrait et l'arbitraire qui alourdissent notre démarche, de tous les tâtonnements laborieux qui nous retardent, en consentant à l'immédiateté et à la profondeur, en introduisant dans notre réflexion et nos écrits l'essentiel de notre expérience humaine, l'appropriation amoureuse, nous effectuons cette "percée philosophique" et retrouvons le regard.

Prendre parti et dévoiler notre parti pris. Aimer le Québec et le penser avec passion et lucidité: "tout accepter (par la sympathie) et tout situer (par la compréhension); ce qui est comprendre le passage entre la dépendance dans l'amour et l'indépendance dans l'attention"⁷⁰.

"De toute façon, au creux de la conscience, qu'est-ce que le langage sans autorité d'un sentiment?"⁷¹ La vérité des dires ne serait-elle pas soutenue par l'amour? Existe-t-il un lieu où se rencontrent, se réconcilient et s'unissent la parole du philosophe et celle du poète?

La réconciliation ne peut se faire qu'au sein du mystère de l'être, et alors - mais seulement alors - il faut souhaiter que l'être du philosophe et l'être du poète soit le seul et même être, accordé à l'un comme un amour qui investira l'intelligible, accordé à l'autre comme une vérité qui traversera le sensible.⁷²

69 Vadeboncoeur, Pierre, "Postface", Liberté, 126, vol. 21, no 6 (nov.-déc. 1979), pp. 61-62.

70 Houde, Histoire et Philosophie au Québec, p. 18.

71 Vadeboncoeur, Les deux royaumes, p. 41

72 Brault, "Philosophie et littérature" [sic], p. 5.

Les poètes et les philosophes d'ici ont à dire notre être, à choisir chaque jour et toujours plus de pénétrer notre réalité, de s'y reconnaître et d'y situer leurs discours afin de ne jamais être faux.

Notre écriture témoignera d'une pensée enracinée, profonde et d'autant plus universelle qu'elle sera plus près de la vie, issue d'un contact humain, sensible et magique, d'un sentiment d'appartenance.

Au lieu de récuser la magie qui nous lie au Québec, nous aurions à revenir sur elle pour examiner ses procédés et ses démarches. Non pas pour nous faire oublier que nous sommes de cette société, de cet objet qui nous enveloppe et nous angoisse, mais pour récupérer autant que faire se peut les démarches qui sont implicitement comprises dans notre adhésion à cette culture-ci. La mémoire serait le commencement, l'enveloppe, la suscitation de la méthode.⁷³

Nous trahissons notre héritage par défaut de voir qu'il existe, déjà déposé dans notre écriture et nos oeuvres dont les ombres possèdent d'unique façon notre obscurité. Afin de ne pas être séparés de nous-mêmes nous devons interroger les oeuvres de notre passé qui sont de quelque façon notre mémoire et qui nous informent de notre hérédité et de ce que nous sommes; ces oeuvres dont on doit transgresser l'étrangeté pour y reconnaître la part de nous-mêmes qu'elles ont retenue.

Relisons-les avec toute l'attention de ces amoureux qui lisent les lettres qu'ils échangent. Les dates, la ponctuation, le parfum des phrases, le poids des locutions, le coloris des mots, les passages ambigus, les insinuations, l'ensemble et le détail, les lignes et les marges, le texte et le contexte. Relecture de philosophe ...⁷⁴

... capable de retrouver chez ceux qui l'ont précédé une certaine solidarité dans les questions, capable de nommer les sources, de rassembler les parcelles de conscience éparpillées dans nos oeuvres et de s'approprier ainsi le passé: indispen-

73 Dumont, "Le projet d'une histoire ...", p. 32.

74 Houde, Histoire et Philosophie au Québec, p. 26.

sable recours pour comprendre le présent et inspirer nos projets. Par ces relectures et une écriture qui se souvient, les philosophes, les écrivains et les poètes d'ici empêchent le sang qui arrive de mémoire de sécher⁷⁵; en sondant l'histoire, la "noirceur de notre passé", ils retrouvent et assument l'héritage. "La noirceur du passé n'est qu'un reflet de la perception que nous en avons, car, si on veut le voir selon une perspective lucide, ce tas de noirceur ressemblera peut-être à une agglomération d'étoiles scintillantes."⁷⁶

En accueillant lucidement l'héritage, on consolide la conscience de notre identité. Le mouvement d'une pensée québécoise et la poussée d'écriture qui l'accompagne coïncident peut-être bien avec le devenir de la conscience de notre culture.

75 "Et qu'ils empêchent en saignant le sang de sécher/ car sans le sang/ sans le sang qui m'arrive de mémoire [...] / il n'arrive jamais rien ..." Perrault, Pierre, "On demande des poètes de chair et de sang", Possibles, vol. 3, no 2 (hiver 1979), p. 146.

76 Aquin, Hubert, L'Antiphonaire, roman, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1969, p. 209.

Fragment X

Un art sans style, c'est de
l'art sans l'homme; c'est nul
et vide ...
Rien ne tient que le style.
Rien ne compte que le style.

Jacques G. de Tonnancour⁷⁷

Notre écriture retient la parole sensible et charnelle
qui nous rassemble; la littérature renvoie à une situation
d'existence, elle est, en un sens,

équivalent, au niveau de l'écrit, de ce qu'est la
conversation dans la vie courante: échange d'hommes
à hommes, dans l'affaîssement, l'exaltation, la
plaisanterie, les pleurs et la rage étouffée. Prés-
ente partout et nulle part, comme l'air et l'eau,
climat de notre vie individuelle et collective...⁷⁸

Notre littérature est une transformation de notre être
et de notre existence qui resurgissent selon l'écriture. No-
tre conscience est retenue par les mots, offerte à notre

⁷⁷ Tonnancour, Jacques G. de, "Remarques sur l'art", Améri-
que française, 2^e année, t. II, no 6 (mars 1943), p. 39.

⁷⁸ "Editorial" signé la rédaction, Sem, vol. 1, no 1 (jan.-
fév. 1975), p. 2.

regard par la présence du livre.

Alors, entre la conscience et ce que dit le livre se glisse la présence du livre lui-même, dans la matérialité de son format, du grain du papier, de ses pages noires et blanches: comme s'il se détachait de son propre message et que, bien loin d'en être le simple support, il en devenait le suprême secret. Dans sa quête familière du donné, ma conscience croyait spontanément, quand je tirais le livre du rayon, qu'il allait seulement me transmettre des pensées et des songes et les agglomérer à ceux que j'avais déjà formés. Mais, de prétexte de ma conscience, le livre en est devenu la concrète rupture. Le livre, c'est moi, mais fixé brusquement dans le déroulement de mes avatars comme si, lui saisi entre le pouce et l'index, c'était ma conscience que je tenais dans ma main et qu'enfin je la voyais séparée de mes actes et de mes pensées.⁷⁹

Le long des marges du texte inécrit de notre vie quotidienne et collective, l'entreprise littéraire laisse donc un dépôt de conscience dans le creuset de l'écriture. La présence du livre est un dédoublement de notre propre présence qui, seule, nous permet de créer des oeuvres authentiques. Nos textes sont enchassés dans le texte national, notre réalité.

Le texte national ne s'improvise pas, il se crée continuellement d'une façon surprenante, presque sans essoufflement et avec une infinité de rebondissements, de surprises, d'ellipses et de figures qui feraient pâlir le plus grand écrivain du monde, et cela parce que justement c'est un texte collectif et non pas l'oeuvre écrite d'une seule personne.⁸⁰

Nous ne parlons de l'inécrit qu'à travers les textures de l'écriture. Le souffle authentique de notre parole est celui qui communie à notre âme. Le style véritable de notre écriture est celui qui s'accorde au style même de notre existence, entre autres, à ce mélange d'incertitude, d'hésitations et de silences: il y a "là quelque chose de québécois, car nos compatriotes, malgré leur vivacité et souvent leur

⁷⁹ Dumont, *Le lieu de l'homme*, p. 57.

⁸⁰ Aquin, Hubert, "Un dernier article d'Hubert Aquin: Un testament spirituel sur la langue et la culture québécoise", *Forces*, no 33 (1^{er} trimestre 1977), p. 38.

exubérance, ont aussi quelque chose de rentré et l'inexprimé fait partie de ce qu'ils portent lourdement"⁸¹.

C'est par les silences de notre écriture que nous affirmons le mieux notre présence et notre différence. En effet, les rapports entre les mots, ces intervalles de l'écriture, sont des "silences" qui en disent plus sur notre pensée et notre identité que les mots eux-mêmes. Le silence nous différencie.

81 Vadeboncoeur, Les deux royaumes, p. 51.

Une oeuvre c'est partout la manifestation d'une signification vécue qui n'est ni l'expérience, ni la théorie, mais leur dépassement éprouvé mystérieusement au dedans de nous. C'est cela qui est caché et qui mérite d'être porté au dehors. Cette signification commence de naître lorsque notre expérience personnelle est si intérieure qu'il n'en reste plus en nous que cet humain essentiel, si difficile à reconnaître, et dont nul ne se lasse jamais d'attendre la révélation; cette signification commence de naître aussi lorsque les systèmes se sont tellement dissous en nous qu'ils ne sont plus dans notre âme que notre puissance agrandie d'aimer et de comprendre.

Jacques Lavigne, "Notre vie intellectuelle est-elle authentique?", Le Devoir, vol. XLVII, no 274 (22 novembre 1956), p.17.

Fragment XI

A une certaine altitude, tout se rejoint et coïncide: les pensées du philosophe, les oeuvres de l'artiste...

Nietzsche⁸²

"Le propre de l'art est de surprendre l'homme en flagrant délit de profondeur"⁸³, cherchant, inquiet, dans l'ombre, une pensée vraie accordée au problème de l'existence, tirée de son plein mystère. L'art, la pensée, la vérité n'émergent que de la vie singulièrement éprouvée, quotidiennement vécue, passionnément étreinte et ressentie au-dedans de nous.

82 Nietzsche, Friedrich, "Le philosophe - considérations sur le conflit de l'art et de la connaissance (fragments de l'automne et de l'hiver 1872)", La naissance de la philosophie ..., p. 149.

83 Aquin, Hubert, "Pensées inclassables" (1950), Blocs erratiques, Montréal, Quinze, 1977, p. 25. (Coll. "Prose entière").

L'écriture c'est un "concentré de vie"⁸⁴ chargé de résonances. C'est l'être qui vibre subtilement dans la noirceur des mots. Nos oeuvres n'emploient "comme matériau que du réel relatif et le moindre morceau de ce réel fugace laisse, le long des lignes de l'imprimé qui le porte, une seule trace profonde, une trace d'être, d'impérissable, d'absolu et d'éternel"⁸⁵.

L'être dur et nu est retenu mystérieusement dans le fillet d'une écriture tissée du double de notre inconsistant et bigarré réel. En reprenant le réel concret, l'écriture lui arrache et retrouve l'être, cette part de silence perdue dans l'agitation quotidienne. L'oeuvre nous offre, d'une certaine façon, une ontophysique. "Le terme ontophysique n'existe pas [...] Il [a cependant] l'avantage de suggérer la découverte de l'être, à travers le réel concret."⁸⁶

L'art frappe le noyau de l'existence. Les oeuvres imprégnées de ce qui se cache derrière les gestes de tous les jours, sont "les pièges ou les décors de l'Etre"⁸⁷.

Nous cherchons à déposer dans notre écriture quelque chose de plus, une signification aperçue dans le dépassement intérieur de l'expérience et de la théorie, l'essentiel qui nous hante. Nous tentons de conserver dans le langage l'empreinte fulgurante d'un au-delà à la fois intime et immense, qui nous obsède et dont notre conscience porte la déchirure. Nous entourons l'essentiel de mots dans l'espoir insensé de

84 "Je crois que l'écriture c'est un peu cela, c'est un concentré de vie, donc c'est extrêmement dramatique." Propos d'Hubert Aquin tiré d'une entrevue accordée à Québec français, no 24 (déc. 1976), p. 21.

85 Vadeboncoeur, Les deux royaumes, p. 64.

86 Hertel, François (Rodolphe Dubé), "De la poésie", La Poésie canadienne-française, tome IV des Archives des Lettres canadiennes, publication du Centre de recherches de littérature canadienne-française de l'Université d'Ottawa, Montréal, Fides, 1969, p. 416.

87 Expression de Fernand Dumont appliquée aux objets culturels dans Le lieu de l'homme, p. 60.

saisir l'insaisissable, de nommer l'innommable. Nous consentons à l'art, "grâce auquel ce qui est sans lui indicible non seulement peut être "exprimé" mais surgit d'entre les voiles du discours, - différent, présent, actif, premier, spirituel, intégral, paru"⁸⁸.

L'art dans la littérature, débusque l'être, l'apprivoise et l'offre à notre regard comme un rappel. "La philosophie n'a pas d'autre intention, elle-même, que d'être rappel du transcendant en refusant pourtant de s'abîmer dans son silence."⁸⁹

La poésie dans l'art est un appel des possibles, un désir d'habiter le silence, non pas un vide mais une plénitude d'être. Sa tâche est de creuser la moindre brindille pour retrouver le royaume.

88 Vadeboncoeur, "Postface", p. 65.

89 Dumont, Fernand, La dialectique de l'objet économique, Paris, Anthropos, 1970, p. 378.

- Vous remarquiez mes images naïves. Je ne suis pas un philosophe, je suis seulement un homme qui tire de lui ce qu'il peut pour s'attacher à ce qu'il aime [...] Vous voyez que je ne puis être philosophe: je suis un sentimental et un littérateur.

- Conservez cette spontanéité généreuse qui vous gardera de la sécheresse, qui sera toujours la seule vie de votre pensée [...] Lorsque vous aurez beaucoup étudié, beaucoup écrit, vous aurez surtout appris que le terme de la pensée n'est jamais dans l'oeuvre qu'elle a produite, vous aurez surtout appris à ne point vous lasser de ne pouvoir jamais vous arrêter.

Jacques Lavigne, "Philosophie", Amérique française, 3^e année, no 21 (mai 1944), p. 21.

BIBLIOGRAPHIE
POUR UNE PHILOSOPHIE DE L'ÉCRITURE QUÉBÉCOISE

AQUIN, Hubert.

- 1) "Sans titre", Les Cahiers d'Arlequin, seconde parution [1947], pp. [19-20]. Repris dans Houde, Roland, Histoire et Philosophie au Québec, Trois-Rivières, Les Éditions du Bien Public, 1979, pp. 161-163.
- * 2) "Pensées inclassables", Le Quartier latin, vol. 32, no 24 (24 jan. 1950), p. 2.
- * 3) "Tout est miroir", Le Quartier latin, vol. 32, no 32 (21 fév. 1950), p. 7.
- * 4) "L'équilibre professionnel", Le Quartier latin, vol. 32, no 38 (14 mars 1950), p. 1.
- * 5) "Le bonheur d'expression", Liberté, vol. 3, no 6 (déc. 1961), pp. 741-743.
- * 6) "La fatigue culturelle du Canada français", Liberté, vol. 4, no 23 (mai 1962), pp. 299-325.
- 7) "Profession: écrivain", Parti pris, vol. 1, no 4 (jan. 1964), pp. 23-31. Repris dans Point de fuite, Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1971, pp. 47-59.
- 8) "Commentaires, I", Recherches sociographiques, vol. 5, no 1-2 (jan.-août 1964), pp. 191-193. Repris dans Littérature et société canadiennes-françaises, Québec, Presses de l'Université Laval, 1964, pp. 191-193.
- 9) "L'originalité", Le Cahier (Supplément du Quartier latin), vol. 2, no 14 (3 fév. 1966), p. 3. Repris sous le titre de "Compendium", Québec français, no 24 (déc. 1976), pp. 24-25.
- 10) Propos de H.A. dans Bouthillette, Jean, "Ecrivain faute d'être banquier", Perspectives du Soleil, vol. 9, no 41 (14 oct. 1967), pp. 64-67. Repris dans Point de fuite, Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1971, pp. 13-20.

- 11) "Quelle part doit-on réserver à la littérature québécoise dans l'enseignement de la littérature?", Liberté, 57, vol. 10, no 3 (mai-juin 1968), pp. 73-75.
- *12) "Littérature et aliénation", Mosaïc (Winnipeg), vol. 2, no 1 (automne 1968), pp. 45-52.
- *13) "La mort de l'écrivain maudit", communication d'H.A. à une discussion sur le sus-dit thème, à la 7^e Rencontre des Ecrivains, qui eut lieu à Sainte-Adèle du 29 mai au 1^{er} juin 1969 reproduite dans Liberté, vol. 11, nos 3-4 (mai-juin-juil. 1969), pp. 26-31.
- 14) "Propos sur l'écrivain" (1969), Blocs erratiques, Montréal, Quinze, 1977, pp. 259-261. (Coll. "Prose entière").
- 15) "Préface" à Point de fuite, Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1971, pp. 9-11.
- *16) "L'écrivain et les pouvoirs", Liberté, 74, vol. 13, no 2 (mai-juin-juil. 1971), pp. 89-93.
- *17) "Le joual-refuge", Maintenant, no 134 (mars 1974), pp. 18-21.
- *18) "La disparition élocutoire du poète (Mallarmé)", Cul-Q, no 4-5 (été-automne 1974), pp. 6-9.
- 19) "Hubert Aquin et le jeu de l'écriture", entrevue d'Anne Gagnon, Voix et Images, vol. 1, no 1 (sept. 1975), pp. 5-18.
- 20) "Aquin par Aquin", entrevue de Yvon Boucher, Le Québec littéraire, 2: Hubert Aquin (1976), pp. 129-149.
- *21) "Le texte ou le silence marginal?", Mainmise, no 64 (nov. 1976), pp. 18-19.
- 22) "Hubert Aquin - entrevue", propos recueillis par Gilles Dorion, Québec français, no 24 (déc. 1976), pp. 21-22.
- 23) "Manifeste des quatre - Réflexion à quatre voix sur l'émergence d'un pouvoir québécois", daté du 29 nov. 1976, Change, no 30-31: "Souverain Québec", Cahiers trimestriels du Collectif CHANGE, Seghers/Laffont, mars 1977. Ecrit en collaboration avec Michèle Lalonde, Gaston Miron et Pierre Vadeboncoeur, pp. 5-10.
- 24) "24 février 1977", La Nouvelle Barre du Jour, no 63 (février 1978), pp. 65-67.
- 25) "Un dernier article d'Hubert Aquin: Un testament spirituel sur la langue et la culture québécoises", Forces, 38 (1^{er} trimestre 1977), pp. 36-39.

* Ces textes ont été réimprimés dans Aquin, Hubert, Blocs erratiques, Montréal, Quinze, 1977. (Coll. "Prose entière").

BAILLARGEON, Pierre.

- 26) "Littérature", Amérique française, 1^{ière} année, no 3 (fév. 1942), pp. 22-29.
- 27) "Réponses", Amérique française, 1^{ière} année, no 4 (mars 1942), pp. 17-19.
- 28) "Le scandale est nécessaire", première partie de Le scandale est nécessaire, Montréal, Les Éditions du Jour, 1962, pp. 7-19.

BEAULIEU, Michel.

- 29) "Coordonnées", La Barre du Jour, vol. 1, no 1 (fév. 1965), pp. 11-14.
- 30) "Pour un essai de justification passive", Quoi, vol. 1, no 2 (prin.-été 1967), pp. 7-10.

BERTHIAUME, André.

- 31) "L'homme et la parole", La Barre du Jour, vol. 1, nos 3-4-5 (juil.-déc. 1965), pp. 60-61.
- 32) "Note sur un genre présumé mineur", La Nouvelle Barre du Jour, 74 (jan. 1979), pp. 38-50.

BESSETTE, Gérard.

- 33) [Témoignage de] "Gérard Bessette", Le roman canadien-français, tome III des Archives des Lettres canadiennes, publication du Centre de recherches de littérature canadienne-française de l'Université d'Ottawa, Montréal, Fides, 1964, pp. 337-339.
- 34) "Philosophie et technique romanesque", Le Devoir (Montréal), vol. LVII, no 100 (30 avril 1966), p. 11.

BLAIS, Marie-Claire.

- 35) [Témoignage de] "Marie-Claire Blais", La poésie canadienne-française, tome IV des Archives des Lettres canadiennes, publication du Centre de recherches de littérature canadienne-française de l'Université d'Ottawa, Montréal, Fides, 1969, pp. 528-532.

BOURGAULT, Pierre.

- 36) "Une simple question de plaisir", L'Actualité, vol. 4, no 5 (mai 1979), p. 24.

BRAULT, Jacques.

- 37) "Réflexions sur la poésie", Les Carnets Viatoriens, XIXe année, no 2 (avril 1954), pp. 123-128.
- 38) "Propos sur la poésie et le langage", La poésie et nous, [collectif de Michel van Schendel, Gilles Hénault, Jacques Brault, Wilfrid Lemoine et Yves Préfontaine, avec présentation par Jean-Guy Pilon], Montréal, L'Hexagone, 1958, pp. 44-64. (Coll. "Les Voix", 2).
- 39) "Réponse à une question", Livres et auteurs canadiens, 1961, pp. 76-77. Repris dans Lamonde, Yvan, Historiographie de la philosophie au Québec (1853-1970) [1971], Montréal, Hurtubise H.M.H., 1972, pp. 139-146. (Coll. "Philosophie" des Cahiers du Québec, 9).
- 40) "L'écrivain d'après ses manuscrits", Maintenant, no 5 (mai 1962), p. 191.
- 41) "Note sur le langage philosophique", Dialogue, vol. 1, no 1 (1962), pp. 51-55.
- 42) "Philosophie et littérature" [sic], Incidences, no 3 (oct. 1963), pp. 5-7. Repris dans Houde, Roland, Histoire et Philosophie au Québec, Anarchéologie du savoir historique, Trois-Rivières, Editions du Bien Public, 1979, pp. 125-128.
- 43) "Pour une philosophie québécoise", Parti pris, vol. 2, no 7 (mars 1965), pp. 9-16. Repris dans Lamonde, Yvan, Historiographie de la philosophie au Québec (1853-1970) 1971, Montréal, Hurtubise H.M.H., 1972, pp. 171-181. (Coll. "Philosophie" des Cahiers du Québec, 9).
- 44) "Quelque chose de simple" (1965), Chemin faisant, Montréal, La Presse, cl975, pp. 13-15. Paru sous le titre "Poésie en question" dans le tome IV des Archives des Lettres canadiennes, La poésie canadienne-française, publication du Centre de recherches de littérature canadienne-française de l'Université d'Ottawa, Montréal, Fides, 1969, pp. 486-487.
- 45) "Une poésie du risque", Culture vivante, no 1 (jan. 1966), pp. 41-45.
- 46) "Miron le magnifique", texte de la conférence prononcée par Jacques Brault, le 10 février 1966, au Département d'études françaises de la Faculté des lettres de l'Université de Montréal, Littérature canadienne-française, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1969, pp. 143-180. ("Conférences J.A. de Sève", 1-10).
- 47) "Commentaire sur la conférence de Réjean Robidoux", Emile Nelligan - poésie rêvée et poésie vécue, [Colloque Nelligan, Université McGill, 1966, communications présentées par Jean Ethier-Blais], Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1969, pp. 155-159.

- 48) "Une grammaire du coeur" (1969), Chemin faisant, Montréal, La Presse, cl975, pp. 17-18.
- 49) "Post-scriptum" à "Lettre au directeur", Interprétation, vol. 4, no 3 (juil.-sept. 1970), pp. 79-83.
- 50) "Entretien avec Jacques Brault" (propos recueillis par A. Lefrançois), Liberté, 100, vol. 17, no 4 (juil.-août 1975), pp. 66-72.
- 51) [Propos de Jacques Brault] dans Royer, Jean, "Jacques Brault. Du côté du silence", Le Devoir (Montréal), vol. LXX, no 134 (9 juin 1979), pp. 15-16.
- 52) [Réponse de Jacques Brault à] "Petite histoire d'une question" [sur les possibles de la poésie dans le Québec d'aujourd'hui], Possibles, vol. 3, no 2 (hiver 1979), pp. 104-105.

BROCHU, André.

- 53) "L'oeuvre littéraire et la critique", Parti pris, vol. 1, no 2 (nov. 1963), pp. 23-35.

BROSSARD, Nicole.

- 54) "Naissance et dispersion du désir", Liberté, 84, vol. 14, no 6 (juin 1972), pp. 20-23.
- 55) "Un corps pour écrire", Le Devoir (Montréal), vol. LXX, no 275 (24 nov. 1979), p. III du cahier "Pour l'imaginaire" publié pour souligner le deuxième Salon du livre de Montréal.

CARRIER, Roch.

- 56) "Témoignage", Jeunesses littéraires du Canada français, vol. 4, no 1 (déc. 1966), pp. 21-22.
- 57) "Pour une lecture des oeuvres québécoises", Québec français, no 16 (nov. 1974), pp. 22-24.

CHAMBERLAND, Paul.

- 58) "L'intellectuel québécois, intellectuel colonisé", Liberté, 26, vol. 5, no 2 (mars-avril 1963), pp. 119-130.
- 59) "De la forge à la bouche" (mai 1963), dans Robert, Guy, Littérature du Québec, tome I: témoignages de 17 poètes, Montréal, Librairie Déom, 1964, pp. 287-290.
- 60) "Philosophie et quotidienneté", Essais philosophiques: cahier réalisé par des étudiants de la faculté de philosophie, [préface de Louis Lachance,] Montréal, A.G.E.

U.M., [1963], pp. 9-21. ("Cahiers de l'AGEUM", no 9).

- 61) "Fonction sociale de la poésie", Lettres et Ecritures, vol. 2, no 1 (nov. 1964), pp. 20-21.
- 62) [Témoignage de] "Paul Chamberland", daté du 30 jan. 1966, La poésie canadienne-française, tome IV des Archives des Lettres canadiennes, publication du Centre de recherches de littérature canadienne-française de l'Université d'Ottawa, Montréal, Fides, 1969, pp. 578-579.

CHARRON, François.

- 63) "La poésie l'incroyable", Possibles, vol. 3, no 2 (hiver 1979), pp. 109-111.

CLOUTIER, Cécile.

- 64) "Propos sur la poésie", Revue dominicaine, t. I, vol. 65 (avril 1959), pp. 163-166.
- 65) "La jeune poésie au Canada français", Incidences, no 7 (jan. 1965), pp. 4-11.
- 66) [Témoignage de] "Cécile Cloutier", La poésie canadienne-française, tome IV des Archives des Lettres canadiennes, publication du Centre de recherches de littérature canadienne-française de l'Université d'Ottawa, Montréal, Fides, 1969, pp. 552-556.
- 67) [Réponse de Cécile Cloutier à] "Petite histoire d'une question" sur les possibles de la poésie dans le Québec d'aujourd'hui, Possibles, vol. 3, no 2 (hiver 1979), p. 114.

DUBE, Marcel.

- 68) "Tentatives pour créer un théâtre national", condensé d'une causerie prononcée à l'Hôtel Windsor, le 13 oct. 1953, devant les membres de la Société d'étude et de conférences, Bulletin. Société d'étude et de conférences, vol. 5, no 3 (mars 1955), pp. 57-60.
- 69) "La tragédie est un acte de foi", Le Devoir (Montréal), vol. XLIX, no 267 (15 nov. 1958), p. 20 et 31. Repris dans Textes et documents, Montréal, Léméac, 1968, pp. 21-31. (Coll. "Théâtre Canadien", documents-I).
- 70) "Réponse de M. Marcel Dubé de la Société royale du Canada" (déc. 1961), pp. 32-36; "Poème liminaire" (printemps 1966), pp. 14-19; "J'écris pour notre délivrance" (avr. 1967), pp. 36-45; "Problème du langage pour le dramaturge canadien-français" (jan. 1968), pp. 45-47, dans Textes et documents, Montréal, Léméac, 1968. (Coll.

"Théâtre Canadien", documents-I).

DUGUAY, Raoul.

- 71) "L'Art est identification", Le Quartier latin, vol. XLV, no 15 (6 nov. 1962), p. 8.
- 72) "Intrusion", Philosophie '62, vol. 1, no 1 (déc. 1962), pp. 6-7. Repris dans Houde, Roland, Histoire et Philosophie au Québec, Trois-Rivières, Les Éditions du Bien Public, 1979, pp. 171-174.
- 73) "Littérature québécoise", Parti pris, vol. 4, no 1 (sept.-oct. 1966), pp. 94-101.
- 74) "Or Art (Poésie) Total Du Cri Au Chant Au", Quoi, vol. 1, no 2 (print.-été 1967), pp. 11-25.
- 75) "L'avenir de l'écrivain/ L'écrivain du présent/ le pouvoir de l'écrivain", Liberté, 74, vol. 13, no 2 (1971), pp. 80-83.

DUMONT, Fernand.

- 76) "Conscience du poème", L'Ange du matin, Montréal, Les Éditions de Malte, 1952, pp. 77-79.
- 77) "La sociologie comme critique de la littérature", Littérature et société canadiennes-françaises, ouvrage collectif publié sous la direction de Fernand Dumont et Jean-C. Falardeau, Québec, Presses de l'Université Laval, 1964, pp. 225-240.
- 78) "Depuis la guerre: la recherche d'une nouvelle conscience" (sept. 1966), texte faisant partie de l'Histoire de la littérature française du Québec, publiée par Pierre de Grandpré, tome III, Beauchemin, 1969. Repris dans Dumont, Fernand, La vigile du Québec. Octobre 1970: l'impasse?, Montréal, Hurtubise HMH, 1971, pp. 29-40.
- 79) "Confidences de Fernand Dumont", entrevue présentée au réseau français de télévision de Radio-Canada au cours de la saison 1968 et publiée dans Au bout de mon âge, Montréal, Hurtubise HMH et les éditions Ici Radio-Canada, 1972, pp. 199-215.
- 80) Le lieu de l'homme. La culture comme distance et mémoire, Montréal, Hurtubise HMH, 1968, 176 p. (Coll. "H").
- 81) "Le temps des aînés", Études françaises, vol. 5, no 4 (nov. 1969): "Hommage à Saint-Denys Garneau", pp. 467-472. Repris dans La vigile du Québec. Octobre 1970: l'impasse?, Montréal, Hurtubise HMH, 1971, pp. 21-27.
- 82) [Témoignage de] "Fernand Dumont", La poésie canadienne-française, tome IV des Archives des Lettres canadiennes,

publication du Centre de recherches de littérature canadienne-française de l'Université d'Ottawa, Montréal, Fides, 1969, pp. 454-456.

- 83) "Notre culture entre le passé et l'avenir", Maintenant, no 100 (nov. 1970), pp. 290-292. Repris dans La vigile du Québec. Octobre 1970: l'impasse?, Montréal, Hurtubise HMH, 1971, pp. 91-99.
- 84) La vigile du Québec. Octobre 1970: l'impasse?, Montréal, Hurtubise HMH, 1971, 193 p.
- 85) "Intentions", Chantiers. Essais sur la pratique des sciences de l'homme, Montréal, Hurtubise HMH, 1973, pp. 9-20.
- 86) "La langue: un problème parmi d'autres?", Maintenant, no 125 (avril 1973), pp. 7-9.
- 87) "Réticences d'un cheval ordinaire", Maintenant, no 134 (mars 1974), pp. 24-25.
- 88) Les idéologies, Paris, Presses Universitaires de France, 1974, 183 p. (Coll. "SUP").
- 89) "Le projet d'une histoire de la pensée québécoise", Philosophie au Québec collectif, Montréal, Bellarmin, 1976, pp. 23-48. (Coll. "L'Univers de la Philosophie", 5).
- 90) "L'enseignement du français dans son contexte québécois", Québec français, no 21 (mars 1976), pp. 12-15.
- 91) "Fernand Dumont. Une mutation en douce", interview, L'Actualité, vol. 2, no 3 (mars 1977), p. 6, 8 et 10.
- 92) [Propos de Fernand Dumont] dans Blouin, Jean, "Fernand Dumont, sociologue, philosophe des sciences, théologien, poète - Un théoricien qui ne craint pas de mettre la main à la pâte", Perspectives, vol. 20, no 48 (semaine du 2 décembre 1978), p. 12, 14-16.

ELIE, Robert

- 93) "Le sens poétique", La Relève, 8^e cahier (1935), pp. 205-207.
- 94) "Silence et Poésie", Cité libre, vol. 2, nos 1/2 (juil. 1952), pp. 43-44. Repris dans Écrits du Canada français, no 37 (1973), pp. 41-42.
- 95) "Les arts et la société", Revue dominicaine, vol. LXIV, t. II (nov. 1958), pp. 214-219.
- 96) "Langage et roman", Situations, vol. 1, no 8 (oct. 1959), pp. 29-44.
- 97) "Le sens de la parole", dans Gagnon, Marc, Robert Elie, Montréal, Fides, 1968, pp. 179-180. (Coll. "Écrivains canadiens d'aujourd'hui", 7).

FERRON, Jacques

- 98) "L'écrivain et la poésie", Amérique française, vol. 10, no 2 (mars-avr. 1952), pp. 30-31.
- 99) "Propos d'écrivain", une page manuscrite de Jacques Ferron, datée du 06/06/75, reproduite en photogravure dans Etudes françaises, vol. 12, nos 1/2 (avr. 1976), p. 84.

FILION, Jean-Paul.

- 100) "Petit manifeste en post-scriptum", dans Robert, Guy, Littérature du Québec, tome I: témoignages de 17 poètes, Montréal, Librairie Déom, pp. 200-201.

GAGNON, Ernest.

- 101) "Visage de l'intelligence", Esprit, 20^e année, no 193-194 (août-sept. 1952): "Le Canada français", pp. 230-238. Repris dans L'Homme d'ici suivi de Visage de l'intelligence, Montréal, HMH, 1963, pp. 153-175. (Coll. "Constantes", vol. 3).
- 102) "L'enseignement littéraire. Professeurs et Artistes", entrevue par Pierre Longtin, Lettres et Ecritures, vol. 2, no 1 (nov. 1964), pp. 12-14.

GAGNON, Maurice.

- 103) "Adaptation ou imitation", Le Devoir (Montréal), vol. XLVII, no 274 (22 nov. 1956), p. 23.
- 104) "Les conditions d'une maturité littéraire canadienne", résumé de la conférence prononcée à la Société d'étude et de conférences, le 2 oct. 1962, Bulletin. Société d'étude et de conférences, vol. 13, no 1 (nov. 1962), pp. 9-10.

GARNEAU, Hector de Saint-Denys

- 105) "Monologue fantaisiste sur le mot", La Relève, 3^e série, 3^e cahier (jan.-fév. 1937), pp. 71-73. Repris dans Saint-Denys Garneau, textes choisis et présentés par Benoît Lacroix, Montréal, Fides, 1967, pp. 70-73. (Coll. "Classiques canadiens", no 4).

GAULIN, André.

- 106) "Option-Québec en littérature", Les Cahiers François-Xavier Garneau, vol. 1, [no 1] (sept. 1969), pp. 39-47.

GAUVREAU, Claude.

- 107) "La poésie", La poésie canadienne-française, tome IV des Archives des Lettres canadiennes, publication du Centre de recherches en littérature canadienne-française de l'Université d'Ottawa, Montréal, Fides, 1969, p. 446.

GIGUERE, Roland.

- 108) "Notes sur la poésie" (1963), dans Robert, Guy, Littérature du Québec, t. I: témoignages de 17 poètes, Montréal, Librairie Déom, 1964, pp. 101-104. Repris en partie dans La poésie canadienne-française, tome IV des Archives des Lettres canadiennes, publication du Centre de recherches de littérature canadienne-française de l'Université d'Ottawa, Montréal, Fides, 1969, p. 450 et dans Liberté, nos 79-80, vol. 14, nos 1/2 (1972), pp. 32-33.
- 109) "De l'âge de la parole à l'âge de l'image", Les Jeunes littéraires du Canada français, vol. 4, no 2 (fév. 1967), p. 17.
- 110) "Quatre poètes et la poésie", Culture vivante, no 12 (fév. 1969), pp. 6-11.
- 111) [Réponse de Roland Giguère à] "Petite histoire d'une question" [sur les possibles de la poésie dans le Québec d'aujourd'hui], Possibles, vol. 3, no 2 (hiver 1979), p. 119.

GODBOUT, Jacques.

- 112) "L'engagement et le créateur devant l'homme d'ici", allocution prononcée au Congrès du Spectacle en mai 1963, Liberté, 27, vol. 5, no 3 (mai-juin 1963), pp. 235-238.
- 113) [Témoignage de] "Jacques Godbout", Le roman canadien-français, tome III des Archives des Lettres canadiennes, publication du Centre de recherches de littérature canadienne-française de l'Université d'Ottawa, Montréal, Fides, 1964, pp. 372-374.
- 114) "Les mots tuent", Liberté, 31-32, vol. 6, no 2 (mars-avril 1964), pp. 139-143.
- 115) "Un geste d'amour", Liberté, vol. 12, nos 5/6 (sept.-déc. 1970), pp. 8-9.

- 116) "Ecrire", Liberté, 76-77, vol. 13, nos 4-5 (1971), pp. 135-147.
- 117) "Allocution de Jacques Godbout lors de la remise du Prix Duvernay 1974", Liberté, 92, vol. 16, no 2, (mars-avr. 1974), pp. 8-15.
- 118) "Entre l'Académie et l'Ecurie", Liberté, 93, vol. 16, no 3 (mai-juin 1974), pp. 17-33.
- 119) "La lavande", Interventions, no 1 (1975), pp. 29-43.
- 120) "Le roman engagé", Revue de l'université laurentienne, vol. 9, no 1 (nov. 1976), pp. 7-13.
- 121) "Jacques Godbout. Entrevue", propos recueillis par A. Boivin et coll., Québec français, no 26 (mai 1977), pp. 29-32.

GODIN, Gérauld.

- 122) "La poésie en 1968: quelques réflexions", Parti pris, vol. 5, no 8 (été 1968), p. 75.

GRANDPRE, Pierre de

- 123) "Nos écrivains et l'étranger. Rencontres et replis", Le Devoir (Montréal), vol. XLVII, no 274 (22 nov. 1956), p. 15.
- 124) "Le rapatriement de la poésie", Liberté, 34, vol. 6, no 4 (jt-août 1964), pp. 306-314.

HAECK, Philippe.

- 125) [Sans titre], en coll., Les Herbes rouges, no 21 (juin 1974), p. [2].
- 126) [Réponse de Philippe Haeck à] "Petite histoire d'une question" [sur les possibles de la poésie dans le Québec d'aujourd'hui], Possibles, vol. 3, no 2 (hiver 1979), p. 120.

HARVEY, Jean-Charles.

- 127) [Témoignage de] "Jean-Charles Harvey", Le roman canadien-français, tome III des Archives des Lettres canadiennes, publication du Centre de recherches de littérature canadienne-française de l'Université d'Ottawa, Montréal, Fides, 1964, pp. 271-281.

HEBERT, Anne.

- 128) "Poésie, solitude rompue", Poèmes, Paris, Ed. du Seuil, 1960, pp. 67-71. Repris dans Robert, Guy, Littérature du Québec, tome I: témoignages de 17 poètes, Montréal, Librairie Déom, 1964, pp. 64-67 et dans La poésie canadienne-française, tome IV des Archives des Lettres canadiennes, publication du Centre de recherche de littérature canadienne-française de l'Université d'Ottawa, Montréal, Fides, 1969, pp. 431-433.

HÉNAULT, Gilles.

- 129) "La poésie et la vie", La poésie et nous, [collectif de Michel van Schendel, Gilles Hénault, Jacques Brault, Wilfrid Lemoine et Yves Préfontaine, avec présentation par Jean-Guy Pilon], Montréal, L'Hexagone, 1958, pp. 30-41. (Coll. "Les Voix", 2).
- 130) "Le langage est mot de passe", Situations, vol. 1, no 8 (oct. 1959), pp. 22-28. Repris avec quelques changements dans Robert, Guy, Littérature du Québec, tome I: témoignages de 17 poètes, Montréal, Librairie Déom, 1964, pp. 71-75.
- 131) "Graffiti", Cahier pour un paysage à inventer, [no 1] [1960], pp. 32-35.
- 132) "Saint-Denys Garneau ou la vie impossible", Études françaises, vol. 5, no 4 (nov. 1969): "Hommage à Saint-Denys Garneau", pp. 480-488.
- 133) "Une littérature nationale", Magazine littéraire (Paris), no 134 (mars 1978), pp. 62-66.
- 134) [Réponse de Gilles Hénault à] "Petite histoire d'une question" [sur les possibles de la poésie dans le Québec d'aujourd'hui], Possibles, vol. 3, no 2 (hiver 1979), p. 121.

JASMIN, Claude.

- 135) "L'importance de se trouver une identité", Lettres et Ecritures, vol. 2, no 1 (nov. 1964), pp. 15-18.
- 136) [Témoignage de] "Claude Jasmin", Le roman canadien-français, tome III des Archives des Lettres canadiennes, publication du Centre de recherches de littérature canadienne-française de l'Université d'Ottawa, Montréal, Fides, 1964, pp. 353-358.

LABELLE, Edmond.

- 137) "Style", La Quête de l'existence, essai suivi de poèmes

Récitatifs, Montréal, Fides, 1944, pp. 49-57.

LALONDE, Michèle.

- 138) "Communication aux Poètes. Deuxième Rencontre des poètes canadiens", Situations, vol. 1, no 7 (sept. 1959), pp. 80-87.
- 139) [Témoignage de] "Michèle Lalonde", La poésie canadienne-française, tome IV des Archives des Lettres canadiennes, publication du Centre de recherches de littérature canadienne-française de l'Université d'Ottawa, Montréal, Fides, 1969, p. 507.
- 140) "Destination '80", Maintenant, no 134 (mars 1974), pp. 10-14.
- 141) "Manifeste des quatre - Réflexion à quatre voix sur l'émergence d'un pouvoir québécois", daté du 29 nov. 1976, Change, no 30-31: "Souverain Québec", Cahiers trimestriels du Collectif CHANGE, Seghers/Laffont, mars 1977. Ecrit en collaboration avec Hubert Aquin, Gaston Miron et Pierre Vadeboncoeur, pp. 5-10.
- 142) "La deffense & illustration de la langue québecquoyse", Change, no 30-31: "Souverain Québec", Cahiers trimestriels du Collectif CHANGE, Seghers/Laffont, mars 1977, pp. 105-122.
- 143) "En situation coloniale québécoise", extrait d'une intervention à la 3^e conférence interaméricaine des femmes écrivains: "La femme et l'écriture", Ottawa, mai 1978, Le Devoir (Montréal), vol. LXIX, no 128 (3 juin 1978), p. 36.
- 144) [Propos de Michèle Lalonde] dans Royer, Jean, "Michèle Lalonde, écrivain", Le Devoir (Montréal), vol. LXX, no 269 (17 nov. 1979), pp. 19-20.

LANGÉVIN, André.

- 145) "Nos écrivains dans leur milieu", Le Devoir (Montréal), vol. XLVII, no 274 (22 nov. 1956), p. 22.
- 146) "Une littérature à notre image", Littérature par elle-même, [collectif de Paul Wyczynski, Jean-Guy Pilon, Pierre de Grandpré, Jacques Ferron, Gérard Bessette, Jean Ménard, Albert Le Grand, Gabrielle Roy, André Laurendeau, Yves Thériault et André Langevin, avec introduction par André Brochu], Montréal, A.G.E.U.M., cl962, pp. 59-62. (Cahiers de l'AGEUM, no 2).

LANGEVIN, Gilbert.

- 147) "Quatre poètes et la poésie", Culture vivante, no 12 (fév. 1969), pp. 6-11.

LAPOINTE, Gatien.

- 148) "Le pari de ne pas mourir", La poésie canadienne-française, tome IV des Archives des Lettres canadiennes, publication du Centre de recherches de littérature canadienne-française de l'Université d'Ottawa, Montréal, Fides, 1969, pp. 460-463.

LAPOINTE, Paul-Marie.

- 149) "Poésie sociale et morale" (1960), pp. 86-87 [et] "Foi en l'homme" (1963), pp. 85-86 dans Robert, Guy, Littérature du Québec, tome I: témoignages de 17 poètes, Montréal, Librairie Déom, 1964. Repris légèrement modifiés dans La poésie canadienne-française, tome IV des Archives des Lettres canadiennes, publication du Centre de recherches de littérature canadienne-française de l'Université d'Ottawa, Montréal, Fides, 1969, pp. 441-442.
- 150) "Ecriture/Poésie/1977. Fragments/Illustrations", La Nouvelle Barre du Jour, no 59 (oct. 1977), pp. 36-55.

LAVIGNE, Jacques.

- 151) "Philosophe", Amérique française, 3^e année, no 21 (mai 1944), pp. 17-21.
- 152) "Notre vie intellectuelle est-elle authentique?", Le Devoir (Montréal), vol. XLVII, no 274 (22 nov. 1956), p. 17.

LEDUC, Paule.

- 153) "Commentaire sur la conférence de G.-André Vachon", Emile Nelligan - poésie rêvée et poésie vécue, [Colloque Nelligan, Université McGill, 1966, communications présentées par Jean-Ethier Blais], Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1969, pp. 115-121.

LEMIEUX-LEVESQUE, Alice

- 154) "Questions", Poésie, vol. 1, no 1 (hiver 1976), p. 3.

LE MOYNE, Jean.

- 155) "Saint-Denys-Garneau, témoin de son temps", Ecrits du Canada français, no 7 (1960), pp. 9-34. Repris dans Convergences, Montréal, HMH, 1961, pp. 219-241. (Coll. "Convergences", 1).

MAJOR, André.

- 156) "Notes sur une façon de voir" (avril 1963), dans Robert, Guy, Littérature du Québec, tome I: témoignages de 17 poètes, Montréal, Librairie Déom, 1964, pp. 274-277.
- 157) "Pour une littérature révolutionnaire", Parti pris, vol. 1, no 8 (mai 1964), pp. 56-57.
- 158) "Le romancier est un visionnaire", Liberté, 42, vol. 7, no 6 (nov.-déc. 1965), pp. 492-497.
- 159) "Pour une pensée québécoise", Cahiers de Sainte-Marie, no 4 (avril 1967), pp. 125-131.
- 160) "La poésie, une seconde réalité", La poésie canadienne-française, tome IV des Archives des Lettres canadiennes, publication du Centre de recherches de littérature canadienne-française de l'Université d'Ottawa, Montréal, Fides, 1969, p. 563.
- 161) "Pour une lecture des oeuvres québécoises", Québec français, no 16 (nov. 1974), pp. 20-21.
- 162) "Langagement (1960-1975)", Voix et images, vol. 1, no 1 (sept. 1975), pp. 120-124.

MAJOR, Jean-Louis.

- 163) "Parti pris littéraire", Incidences, no 8 (mai 1965), pp. 46-58.

MARCOTTE, Gilles.

- 164) "Préface" au Journal de Saint-Denys-Garneau, Montréal, Beauchemin, c1954, 1963, pp. 13-40 (voir: pp. 39-40).

MIRON, Gaston.

- 165) "Situation de notre poésie. Son sort est lié à celui du fait ethnique qui la porte", La Presse (Montréal), 73^e année, no 210 (22 juin 1957), p. 67 et 70. Repris dans L'homme rapaillé, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1970, pp. 90-98. (Coll. du "Prix de la revue Etudes françaises").

- 166) "Aliénation délirante" (1964), L'homme rapaillé, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1970, pp. 108-112. (Coll. du "Prix de la revue Etudes françaises").
- 167) "Un long chemin", Parti pris, vol. 2, no 5 (jan. 1965), pp. 25-32. Repris dans L'homme rapaillé, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1970, pp. 113-121. (Coll. du "Prix de la revue Etudes françaises").
- 168) "Notes sur le non-poème et le poème", Parti pris, vol. 2, nos 10-11 (juin-juil. 1965), pp. 88-97. Repris dans L'homme rapaillé, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1970, pp. 122-130. (Coll. du "Prix de la revue Etudes françaises").
- 169) "Manifeste des quatre - Réflexion à quatre voix sur l'émergence d'un pouvoir québécois", daté du 29 nov. 1976, Change, no 30-31: "Souverain Québec", Cahiers trimestriels du Collectif CHANGE, Seghers/Laffont, mars 1977. Ecrit en collaboration avec Hubert Aquin, Michèle Lalonde et Pierre Vadeboncoeur, pp. 5-10.

MORENCY, Pierre.

- 170) "Quatre poètes et la poésie", Culture vivante, no 12 (fév. 1969), pp. 6-11.
- 171) "Portrait du poète devant un paysage connu", Estuaire, no 2 (oct. 1976), pp. 7-9.

MORNARD, Yvan.

- 172) "Quatre démonstrations logiques dont la dernière est la raison", Quoi, vol. 1, no 2 (print.-été 1967), pp. 26-33.

OUELLETTE, Fernand.

- 173) "La poésie dans ma vie" [1963], dans Robert, Guy, Littérature du Québec, tome I: témoignages de 17 poètes, Montréal, Librairie Déom, 1964, pp. 153-167. Repris dans Les actes retrouvés, Montréal, HMH, 1970, pp. 13-29.
- 174) "Notes" [1967-1970], Les actes retrouvés, Montréal, HMH, 1970, pp. 35-40.

PARADIS, Suzanne.

- 175) "Je respire à votre intention", dans Robert, Guy, Littérature du Québec, tome I: témoignages de 17 poètes, Montréal, Librairie Déom, 1964, pp. 259-261.

- 176) [Témoignage de] "Suzanne Paradis", Le roman canadien-français, tome III des Archives des Lettres canadiennes, publication du Centre de recherches de littérature canadienne-française de l'Université d'Ottawa, Montréal, Fides, 1964, pp. 359-362.
- 177) [Témoignage de] "Suzanne Paradis", La poésie canadienne-française, tome IV des Archives des Lettres canadiennes, publication du Centre de recherches de littérature canadienne-française de l'Université d'Ottawa, Montréal, Fides, 1969, pp. 533-535.
- 178) "Que peut la poésie au Québec?", Les Cahiers François-Xavier Garneau, vol. 1, no 2 [1970], pp. 39-43.
- 179) "Pour une lecture des oeuvres québécoises", Québec français, no 16 (nov. 1974), pp. 17-19.
- 180) "Contre la peur", Le Devoir (Montréal), vol. LXX, no 275 (24 nov. 1979), p. XVI du cahier "Pour l'imaginaire" publié pour souligner le deuxième Salon du livre de Montréal.
- 181) [Réponse de Suzanne Paradis à] "Petite histoire d'une question" [sur les possibles de la poésie dans le Québec d'aujourd'hui], Possibles, vol. 3, no 2 (hiver 1979), pp. 132-133.

PELOQUIN, Claude.

- 182) [Texte sur l'écriture], Péloquin, le premier tiers, 1942-1975, document bio-bibliographique audio-visuel, Montréal, Claude Péloquin, 1975, p. 4.

PERRAULT, Pierre.

- 183) "L'Inspiration", Les Cahiers d'Arlequin, [première parution] [1947].
- 184) "J'essaie sur l'artiste", Les Cahiers d'Arlequin, seconde parution [1947], pp. [1-5].
- 185) "Réflexions à l'occasion d'Oedipe-Roi", Les Cahiers d'Arlequin [1949].
- 186) "L'écrivain...", lettre de P. Perrault, Lettres et Ecritures, vol. 2, no 1 (nov. 1964), p. 19.
- 187) [Témoignage de] "Pierre Perrault", La poésie canadienne-française, tome IV des Archives des Lettres canadiennes, publication du Centre de recherches de littérature canadienne-française de l'Université d'Ottawa, Montréal, Fides 1969, pp. 557-560.
- 188) Un pays sans bon sens (dialogues, scénario et photos du film du même titre produit par l'Office National du

- Film du Canada, 1970), Montréal, Lidec, 1972, [248] p.
- 189) "Prendre la parole pour briser le silence" (avec la collaboration d'André Laplante), dans Robert Roussil, Denys Chevalier et Pierre Perrault, L'art et l'état, Montréal, Parti-pris, 1973, pp. 65-101. (Coll. "Aspects").
 - 190) "Préface" au livre de Jean-P. Hautecoeur: L'Acadie du discours, Québec, Presses de l'Université Laval, 1975, pp. ix-xxv. (Coll. "Histoire et Sociologie de la culture", 10).
 - 191) "Réponse de Menaud à Savard. Le Royaume des pères à l'encontre des fils", Le Devoir (Montréal), vol. LXIX, no 23 (28 jan. 1978), p. 34 et 48.
 - 192) "On demande des poètes de chair et de sang...", Possibles, vol. 3, no 2 (hiver 1979), pp. 134-146.
 - 193) [Propos de Pierre Perrault], dans Royer, Jean, "Pierre Perrault. L'homme essaie par le poème de se situer dans l'univers", Le Devoir (Montréal), vol. LXX, no 70 (24 mars 1979), p. 21 et 22.

PILON, Jean-Guy.

- 194) "Recours au pays", Liberté, 13, vol. 3, no 1 (jan.-fév. 1961), pp. 439-444. Réédité sous le même titre, Montréal, L'Hexagone, 1961, xiii p.
- 195) [Témoignage de] "Jean-Guy Pilon", La poésie canadienne-française, tome IV des Archives des Lettres canadiennes, publication du Centre de recherches de littérature canadienne-française de l'Université d'Ottawa, Montréal, Fides, 1969, p. 472.

PREFONTAINE, Yves.

- 196) "Engagement vs enracinement", Liberté, 17, vol. 3, no 5 (nov. 1961), pp. 719-722.
- 197) "Indice" (1964), Pays sans parole, Montréal, L'Hexagone, 1967, pp. 7-9.

ROBERT, Guy.

- 198) "Une littérature sans racine: la nôtre?", Maintenant, no 1 (jan. 1962), pp. 38-39.
- 199) "Poésie", Littérature du Québec, tome I: témoignages de 17 poètes, Montréal, Librairie Déom, 1964, p. 225.
- 200) "La poésie québécoise de 1950-70", Culture vivante, no 19 (nov. 1970), pp. 6-13.

- 201) "Les dynamiques de l'écrivain et de l'Etat", Liberté, 74, vol. 13, no 2 (1971), pp. 38-46.

ROYER, Jean.

- 202) "Lieu commun", Estuaire, no 1 (mai 1976), pp. 13-14.

SAINT-ONGE, Paule.

- 203) [Témoignage de] "Paule Saint-Onge", Le roman canadien-français, tome III des Archives des Lettres canadiennes, publication du Centre de recherches de littérature canadienne-française de l'Université d'Ottawa, Montréal, Fides, 1964, pp. 363-368.

SYLVESTRE, Guy.

- 204) "Réflexions sur notre roman", conférence publique prononcée le 31 mai 1951, à l'Université de Montréal, à l'occasion du congrès annuel de l'Association des Humanités au Canada, Culture, vol. XII, no 3 (sept. 1951), pp. 227-246.

THERIAULT, Yves.

- 205) "L'âme collective dans nos lettres", Le Devoir (Montréal), vol. XLVI, no 260 (15 nov. 1955), p. 18. Repris dans Textes et Documents, Montréal, Léméac, 1969, pp. 95-97. (Coll. "Documents").
- 206) "En attendant une philosophie", Le Devoir (Montréal), vol. XLVII, no 274 (22 nov. 1956), p. 24.
- 207) "L'outil philosophique de l'écrivain canadien", Revue dominicaine, vol. LXV, t. 1 (mars 1959), pp. 176-178. Repris dans Houde, Roland, Histoire et Philosophie au Québec, Trois-Rivières, Les Éditions du Bien Public, 1979, pp. 119-122.
- 208) "La littérature canadienne-française" (1965), Textes et Documents, Montréal, Léméac, 1969, pp. 100-108. (Coll. "Documents").

THERIO, Adrien

- 209) [Témoignage de] "Adrien Thério", Le roman canadien-français, tome III des Archives des Lettres canadiennes, publication du Centre de recherches de littérature canadienne-française de l'Université d'Ottawa, Montréal, Fides, 1964, pp. 315-321.

VADEBONCOEUR, Pierre.

- 210) "Apologie du préjugé", Amérique française, 2^e année, t. II, no 1 (sept. 1942), pp. 36-37.
- 211) "A propos de poètes", Situations, 3^e année, no 2 (mars-avril 1961), pp. 79-81.
- 212) "Pour une dynamique de notre culture", pp. 18-30 et "La ligne du risque", pp. 165-218, dans La ligne du risque, essais, Montréal, HMH, 1963. (Coll. "Constantes", vol. 4).
- 213) La dernière heure et la première, essai, Montréal, L'Hexagone/Parti pris, 1970, 73 p.
- 214) "Manifeste des quatre - Réflexion à quatre voix sur l'émergence d'un pouvoir québécois", daté du 29 nov. 1976, Change, no 30-31: "Souverain Québec", Cahiers trimestriels du Collectif CHANGE, Seghers/Laffont, mars 1977. Ecrit en collaboration avec Hubert Aquin, Michèle Lalonde et Gaston Miron, pp. 5-10.
- 215) Les deux royaumes, essais, Montréal, L'Hexagone, 1978, 239 p.
- 216) "Postface", Liberté, 126, vol. 21, no 6 (nov.-déc. 1979), pp. 59-66.

VIAU, Roger.

- 217) "Littérature canadienne ou littérature française", Le Devoir (Montréal), vol. XLVII, no 274 (22 nov. 1956), p. 26.

VIGNAULT, Gilles.

- 218) [Témoignage de] "Gilles Vignault", La poésie canadienne-française, tome IV des Archives des Lettres canadiennes, publication du Centre de recherches de littérature canadienne-française de l'Université d'Ottawa, Montréal, Fides, 1969, pp. 523-525.

APPENDICE A

Notre vie intellectuelle est-elle authentique?*

Il y a entre la vie et la réflexion sur la vie un intermédiaire: des signes, des systèmes, des livres. Il peut arriver que le sens de l'existence soit réduit à cet intermédiaire; c'est l'intellectualisme. Alors commence à s'élaborer une vie inauthentique de l'esprit qui est en tout point semblable à la vraie sauf qu'elle n'inspire aucune âme et n'est la lumière d'aucune réalité. Cet intellectualisme est le mal qui menace notre culture.

L'intellectualisme au Canada français

L'intellectualisme affecte, plus ou moins, toutes nos productions de l'esprit: théologie, philosophie, littérature et notre façon d'accueillir les nouvelles sciences de l'homme et les métaphysiques de la désespérance et de l'engagement. Sans doute l'intellectualisme n'est pas propre à notre culture: on le rencontre partout où l'homme s'exprime. Il n'est pas une caractéristique nationale, mais de l'esprit humain. Cette forme de pensée apparaît lorsque l'âme se sent dépendante et faible: faible, le réel ne réussit qu'à l'éparpiller à force d'être riche, mêlé et difficile; dépendante, les inspirations variées que produit la culture n'obtiennent que de la défaire car elle ne peut être que dominée. L'intellectualisme est la dissimulation de cette dépendance et de cette faiblesse, et sa consécration. C'est d'une part, le refuge dans l'immuabilité des concepts et dans la clarté des

* Lavigne, Jacques, "Notre vie intellectuelle est-elle authentique?", Le Devoir, vol. XLVII, no 274 (22 nov. 1956), p. 17.

constructions logiques; d'autre part, dans le vague des mystiques sonores et magiques, ou dans le mystère de la grammaire et du vocabulaire de la science. L'idée, alors, n'est pas une compréhension et une vie, mais une décision: un refus, un rempart et une attaque. Or nous avons, au Canada français, cette âme dépendante et faible, et qui s'ignore. Deux circonstances historiques nous ont réduit à cela: l'une politique et l'autre culturelle. Politique: la conquête anglaise. Culturelle: le voisinage du protestantisme et de la puissance américaine, et notre lien avec la France intellectuelle toujours si brillante et parfois si profonde. Ces circonstances ont fait de nous une âme qui a peur, qui s'enferme et se glace, que l'on fascine et qui imite. L'âme est trop dure à conquérir pour que l'homme supporte longtemps de la conserver lorsque l'extérieur ne cesse de la contredire ou qu'il la décourage à force de grandeur et de puissance. L'homme remplace son âme non pas par une autre foi, mais par un schéma. Ayant abandonné le fardeau de son être profond il se libère en même temps de la culpabilité de l'avoir trahi. Ainsi avons-nous remplacé notre âme par des souvenirs et des emprunts et, sans que nous la trahissions elle nous est devenue absente. Nous n'en avons plus qu'une faible nostalgie, nous n'en connaissons plus l'usage.

Nous ne pouvons changer ces circonstances politiques et culturelles, celles qui ont été et celles qui durent et qui sont, depuis toujours, la tentation de notre fuite. Elles sont notre réel. Mais nous pouvons changer notre manière de les vivre. Si nous avons été défaits et dominés c'est surtout à l'intérieur de nous que cet événement ancien se prolonge: par notre manière de nous en défendre et de nous en accuser. C'est ce dedans qu'il faut transformer.

L'évolution de l'intellectualisme au Canada français

La première chose que l'homme exprime dans sa littérature c'est, généralement, ce sentiment par lequel il enveloppe d'émotion et de rêve l'espace où il vit: l'amour du pays; ce sentiment aussi par lequel le temps qu'il traverse acquiert sa signification et son sérieux: l'amour de la religion. Presque aussitôt il s'intéresse à l'histoire. Non pas comme on construit une science, en spectateur, mais à la façon dont on se souvient de ses ancêtres: pour justifier et consolider l'originalité de son être en se racontant les vertus des anciens et ce qu'il y a d'attendrissant et d'humain dans leurs faiblesses et leurs malheurs. A ce moment de sa vie intérieure l'homme ne se préoccupe pas d'approfondir l'objet qu'il vénère, ni dans son âme la consistance de sa fidélité. Cependant c'est la qualité de cette première expression de

son rapport avec l'univers qui rendra possible ou impossible l'authenticité de ce qui viendra ensuite. Si, à ce stage, il réussit à traduire ce qu'il sent, c'est une vérité universelle qu'il communique. Avec des morceaux de paysages, des couleurs de feuilles, des attitudes de chair et des souvenirs intimes il fait des idées. Ces idées ont une valeur pour tous les hommes parce que, comme lui, ces hommes ont une terre et une croyance qu'ils aiment et le désir d'un chant pour grandir en eux la conscience de cet amour. Cette première littérature est le commencement de toute pensée. C'est la première manifestation et la première victoire de ce mouvement par lequel l'homme entreprend de se faire une image du monde, en passant par ce centre en lui qui est un mélange de corps et d'âme, et qui est à l'origine de tous les dons. Toute pensée plus élevée plus abstraite, sera vécue et reçue si elle peut rejoindre ce fond mystérieux et en être la transfiguration.

Au Canada français c'est ce passage par l'intérieur qui, dès le début, a été manqué. Si nous avons plus tard reconnu notre échec, nous nous sommes longtemps trompés sur sa véritable nature. Aussi tous nos efforts pour nous reprendre n'ont été souvent qu'une répétition plus savante de l'erreur primitive. On a dit de notre première littérature qu'elle était régionaliste. Par ce mot on voulait sans doute l'excuser de n'en être pas une. Mais cette excuse indique déjà qu'on se plaçait pour juger nos premières lettres dans un esprit semblable à celui qui les avait produites. Ce n'est pas parce qu'elles sont paysannes, locales et patriotiques que ces lettres sont dépourvues de vérité, mais parce qu'elles ne sont que volontaires, abstraites et polémiques ou simplement descriptives. Tout est extérieur: rien n'est possédé. Or c'est encore par le dehors que nous essaierons ensuite de nous donner une inspiration plus universelle et plus intérieure; sans sortir de cet intellectualisme qui était justement l'obstacle qu'il fallait vaincre pour atteindre à plus d'authenticité.

L'intellectualisme, avons-nous dit, est cette attitude où l'intelligence, s'arrêtant à la lettre, la confond avec l'esprit; s'arrêtant à l'artifice croit atteindre avec lui l'idée et l'être. C'est cette déformation qui nous fait croire que notre littérature progresse chaque fois que nous décidons de la fabriquer avec du réalisme et de l'introspection, du désespoir et de l'anormal; c'est cette déformation encore qui nous fait croire que la simple acquisition du vocabulaire des sciences de l'homme nous fait accéder à la perspicacité, à la maturité et à l'émancipation intellectuelle. C'est à l'intérieur de cette déformation que nous pensons notre christianisme en le réduisant, que nous le combattons en le défigurant. Et cependant, notre pensée religieuse est pour nous le principe naturel de notre retour vers le dedans.

La pensée religieuse au Canada français

Il y a un élément dans notre culture par lequel nous communions avec ce qu'il y a de plus universel en même temps que de plus personnel et de plus intérieur dans le coeur et l'intelligence humaine: notre option religieuse. Mais cela ne passe pas dans notre inspiration qui est verbale et livrée aux institutions, à l'habitude et à la loi. La religion chrétienne a ce caractère que, même en dehors de toute adhésion, elle apparaît au sommet des formes religieuses: elle éveille toutes les préoccupations supérieures de l'homme et leur donne une explication et un objet. Aussi la culture qui veut aller jusqu'au bout de la compréhension de l'homme n'évite pas de rencontrer le christianisme. Si elle veut remplacer le divin, il lui faut à la fin triompher du Christ qui en est l'ultime témoignage. Par ailleurs celui qui est dans le christianisme a perdu la tranquillité en acquérant la certitude: toutes les formes de connaissances et d'actions, dans l'histoire et dans le présent, sont la matière de son option. Le christianisme est un centre et engendre une conscience ouverte. Quelle est, en effet, la nature de la conscience que le christianisme traverse? non pas dans son contenu, mais par la qualité de son regard profane? Elle possède, comme une exigence ontologique, ce qui est requis pour atteindre à l'authenticité dans le travail de l'esprit: l'intériorité, l'invention et l'universalité. Le christianisme est intériorité et, par conséquent, au coeur de toutes les façons de donner et de recevoir pour exiger qu'elles manifestent leur complexité et leurs impuretés cachées au-dedans de nous. Il est invention, c'est-à-dire rupture sans cesse avec l'immédiat et redécouverte, pour l'assumer, de ce qui est et de ce qu'il faut, en partant du milieu de soi. Il est universalité, enfin, c'est-à-dire au sein de tous les doutes, de tous les problèmes, de tous les savoirs jusqu'à la limite de leurs exigences pour pénétrer toute la substance de l'homme.

Nos institutions sont essentiellement chrétiennes et, toutefois, nous ne possédons, dans le domaine de la pensée, aucun de ces traits qui caractérisent l'esprit authentique et créateur que le christianisme n'a jamais cessé d'engendrer. C'est que l'on peut interpréter autrement le christianisme et lui faire produire dans la culture l'inverse de son essence: une conscience impersonnelle, dominée par la lettre, et fermée. C'est ce qui arrive lorsqu'on ne retient du dogme et de l'éthique que cette limite au-delà de laquelle commence l'erreur et la faute. Nous avons souvent fait cela. Nous avons fait porter notre attention et notre zèle uniquement sur ce qui est séparation et interdiction. Ni la vérité ni l'erreur n'ont été comprises; ni le bien, ni le mal; ni la vérité dans l'erreur, ni l'erreur dans la vérité; ni le mal dans le bien, ni le bien dans le mal. Nous avons immobilisé l'esprit au-delà de la vie, du coeur qui aime, de l'intelligence qui voit.

Ce qui a passé dans la vie et qui a été expérimenté du credo et de la loi c'est seulement l'impératif et la défense: faire ceci et ne pas faire cela; penser ceci et ne pas penser cela. Ni le contenu de la pensée, ni le contenu de l'action n'ont été l'objet d'une analyse à propos de l'homme, de l'histoire et de l'existence pour augmenter en nous la densité de leurs présences. Dans cette perspective tout devient petit, diminué. La fidélité s'identifie à la stérilité et à l'ennui. La création à l'émancipation et au reniement. L'essentiel, l'universel nous échappent partout. Toute la passion qui est due à la vérité est utilisée pour des petits combats et des petits scandales pour lesquels souvent nos sciences et nos lettres ne sont que des prétextes. Nous sommes un peuple pour qui ce qu'il y a de plus profond dans sa culture est sa religion. Mais nous n'avons pas assumé les exigences intellectuelles de notre croyance qui est de faire surgir autour d'elle toutes les dimensions des connaissances de l'homme et de la nature pour en être la signification ultime. Aussi bien ce n'est pas parce que notre pensée n'a toujours été que religieuse que nous sommes incapables de produire une littérature et un savoir profane mais parce que notre pensée religieuse n'a jamais eu lieu.

D'autres cultures ont pu adopter un point de départ qui n'était pas religieux et produire des oeuvres durables. C'est qu'elles communiquaient avec cette lucidité inquiète que l'on rencontre dans l'homme profond lorsque le divin est dans son coeur l'épreuve d'une attente ou d'un rejet. Au Canada français il n'y a ni attente, ni rejet, ni possession. C'est le lieu même où ces problèmes se posent qui nous échappe et, avec lui, la racine de l'inspiration créatrice. Cette inspiration nous échappe parce que notre pensée religieuse, qui était le principe normal de notre intériorité et le relief naturel de notre expérience, est vécue comme un vide. Nous ne renions pas nos idées religieuses pour penser, nous les quittons. Mais avec cet abandon nous renonçons à conquérir cet intérieur dont elles étaient la promesse. Aussi bien c'est uniquement avec la surface de nous-mêmes que nous entrons dans la science, que nous accueillons les cultures étrangères et que nous entreprenons de nous donner une littérature. Il nous est bien difficile, alors, de ne pas trahir l'idéal littéraire le plus pur et le plus exigeant, l'idéal scientifique le plus positif car nos oeuvres ne sont que la traduction de ce déracinement dont elles sont issues. C'est la signification de beaucoup de nos romans, de nos essais sociologiques, philosophiques et critiques. C'est la raison de notre incapacité à rejoindre l'universel à travers notre expérience, d'atteindre à la pensée créatrice.

La pensée créatrice

La pensée au Canada français n'est pas créatrice. Certes nous pouvons croire que depuis dix ans, elle commence à le devenir. Depuis dix ans le climat intellectuel du Canada français est changé et plusieurs ont l'impression qu'il suffirait de faire reculer certaines autorités et certains préjugés pour que, tout à coup, il sorte de nous une pensée originale et fructueuse. En effet nous ne sommes maintenant en retard d'aucune théorie, d'aucune pédagogie, d'aucun état d'âme, d'aucun désespoir. Nous n'ignorons plus le langage des sciences de l'homme; le langage de la psychologie, de la sociologie et de l'économique. Nous savons, de plus, qu'il existe d'autres philosophies que la nôtre qui ne sont pas impies. Nous nous sommes universalisés. Nous sommes devenus personnels aussi. Notre pudeur s'est assouplie et nous utilisons, pour écrire, nos expériences intimes et locales; nous sommes devenus charnels, complexes et lucides. Avec cela nous avons cru pouvoir construire une pensée, une littérature à la fois universelle et personnelle. Mais la plupart du temps nous avons obtenu le contraire de nos prétentions. C'est que, malgré nos mots nouveaux, nous ne sommes pas sortis de notre intellectualisme; c'est que nous n'avons pas cessé d'être extérieurs à nous-mêmes; c'est que nous n'avons pas encore compris qu'on ne devient pas intérieur en appliquant des recettes pour le devenir, ni en accumulant des faits sociaux, des faits psychiques associés à des mots scientifiques ou littéraires.

Il serait étonnant que, pour produire des oeuvres personnelles et reconnues, il suffise seulement de joindre des faits à des théories, de vivre ou d'imaginer des expériences inaccoutumées et de les replier au moyen d'une mystique ou d'un système inédit. La pensée créatrice n'est pas celle qui rassemble des actions et des idées générales comme si les unes et les autres n'étaient que des choses dans l'espace. Ce n'est pas ainsi que l'on fait une pensée et une littérature. Une oeuvre c'est partout la manifestation d'une signification vécue qui n'est ni l'expérience, ni la théorie, mais leur dépassement éprouvé mystérieusement au-dedans de nous. C'est cela qui est caché et qui mérite d'être porté au dehors. Cette signification commence de naître lorsque notre expérience personnelle est si intérieure qu'il n'en reste plus en nous que cet humain essentiel, si difficile à reconnaître, et dont nul ne se lasse jamais d'attendre la révélation; cette signification commence de naître aussi lorsque les systèmes se sont tellement dissous en nous qu'ils ne sont plus dans notre âme que notre puissance agrandie d'aimer et de comprendre. C'est cette signification que l'on ne peut obtenir de donner qu'au prix de beaucoup de silence et d'humilité; c'est cette signification que l'on ne peut obtenir de traduire que si on a le courage et la patience de l'arracher à une solitude qui ressemble à une nuit, à une douleur et à un abandon.

Au Canada français nous réussissons rarement à reproduire cette signification qui est tirée du coeur même de la vie intérieure. Et, cependant, cette signification plusieurs la portent en eux, mais enfouie, inexprimée. Nous la sentons présente dans le discours hâtif et gauche du missionnaire; nous la sentons présente chez ces femmes dont la vie n'est qu'un amour et cet amour une série de grandes pensées dont nous ne connaissons jamais que la bonté qu'elles inspirent; nous la pressentons encore chez ce jeune homme qui porte dans son coeur le goût de la vérité comme le fardeau d'un secret, de peur d'entendre dire que son espérance est une illusion; nous l'éprouvons enfin en face de ce travailleur, dont le métier est obscur, et qui, lorsqu'il sent le désir de se confier ne trouve rien à dire d'autre avec ses mots imprécis, que des choses importantes et qui nous touchent.

Mais dès que nous commençons d'enseigner, de penser, d'écrire et d'être des intellectuels nous abandonnons notre âme. Et pourtant c'est par elle seulement que nous réussirons à nous donner une vie de l'esprit qui ne sera plus un artifice.

Jacques LAVIGNE.

APPENDICE B

Conscience du poème*

Celui qui commet des poèmes n'est pas contraint de formuler une théorie de la poésie, ni d'expliquer, ni de justifier ce qu'il fait. Il doit plutôt essayer d'exprimer les moments où, chez lui, la poésie cesse d'être conscience de l'âme pour devenir conscience d'elle-même.

Essentiellement, la poésie ne pose qu'un problème de langage. Celui-ci n'est pas qu'expression; il est conscience et cristallisation de la conscience. Ainsi, la distinction entre la poésie et la prose ne doit pas être cherchée dans une certaine musique. Expression du mystère personnel, la poésie l'exprime sans le détruire, contrairement à ce que fait la prose. Dans la prose, les mots sont des étiquettes. Dans la poésie, ils n'ont pas davantage saveur magique; il y faut vaincre leur force d'inertie et leur donner pouvoir. Il s'agit de les affûter sur la page blanche de manière à ce qu'ils déclenchent, dans la vie intérieure du lecteur, le courant d'existence. En poésie, les mots n'en passent pas moins par les voies de l'intelligence.

Cela nous interdit la recherche de la beauté formelle pour elle-même. Cette recherche fausse l'expression de la réalité intérieure. La beauté ne réside qu'au cœur de l'existence recouvrée; la seule beauté formelle n'en offre qu'un succédané, elle en donne le change.

Reniant "la beauté convulsive" chère à Breton, la poésie n'est pas non plus religion du désir ou remontée vers l'Eden perdu. Le poète qui recherche l'enfance méconnaît la duplicité de l'adulte. La poésie est plutôt recherche d'un approfondissement, et ainsi recherche de la pauvreté. Le riche, c'est celui qui n'approfondit pas.

* Dumont, Fernand, "Conscience du poème", L'Ange du matin, Montréal, Les Editions de Malte, 1952, pp. 77-79.

Le poème ne se situe donc pas dans l'inconscient, mais dans la conscience. Il est l'expression d'une recherche où l'homme, loin de s'abandonner aux forces obscures de son être, essaie de les faire passer à la conscience.

La poésie doit se méfier des choses. Se confier aux objets ne produit qu'un émiettement de l'âme, un vide intérieur peuplé de papillons multicolores, une liquéfaction de l'être. Ne pas attendre des réponses de la nature, mais des questions. L'homme est un être du dialogue et du décor; mais le nuage et l'herbe verte sont des matériaux pour l'auto-construction de l'humain.

La poésie respectera la liberté du lecteur. Le poème ne transposera un état intérieur de l'auteur au lecteur. Il ne doit suggérer ni des images; ni des sensations; il incitera le lecteur à vivre sa propre vie intérieure, la sienne, irréductible à tout autre. Le poème ne sera pas pour le lecteur un meuble dans son aménagement spirituel. Car le poème n'est qu'un instrument, à l'usage du poète et des autres. On se sert d'un poème pour la vie intérieure, comme on se sert d'une casserole pour la cuisine.

La poésie ne fait rien connaître; elle n'est que recherche et itinéraire.

Le poète ne formule pas et il doit s'interdire de formuler les valeurs intérieures. Il s'est seulement chargé de répondre d'elles. Le poème est un dialogue: on essaie d'y répondre au plus pur de son âme.

Pour le poète, l'existence n'est pas un point de départ, ni un filon à exploiter; c'est un but à atteindre.

Se délivrer ainsi de l'illusion d'exprimer.

Le poète, c'est celui qui poursuit le déchiffrement de sa vie intérieure. Le poème n'est pour lui qu'un texte: texte de cette liturgie que souvent l'âme itinérante doit se faire à elle-même.

Il faut, dit-on, que parfois l'homme se retire dans la solitude. Mais celle-ci est un vide et une brume, si la poésie ne vient lui donner densité.

Le poème est alors la chair et le sang du silence.

Fernand DUMONT.

APPENDICE C

L'art est identification*

C'est à l'au-delà de l'apparence naïve du simple fait que l'art est identification.

L'art est ce phénomène insolite de suspension du regard et d'incubation de la pensée qui suit l'interrogation, elle-même, suite de l'interjection. L'art ne pose pas de conclusion objective, même s'il ergote à sa façon, parce qu'il est sans cesse projeté vers l'inconnu, parce qu'il est pure continuité, pur dynamisme, apprentissage d'une surréalité et expérience de l'impossible: il n'a de preuve d'explication et de justification que lui-même. S'il tente une preuve, c'est celle de l'insatisfaction face à un réel qui n'est pas à la mesure du désir. On ne prouve une oeuvre d'art que par une autre.

L'art jongle avec ces trois points de suspension (interjection, interrogation et suspension) pour entreprendre la mise d'un point final à l'inénarrable, en le racontant; il incarne ce paradoxe qu'est la vie, quand la mort est son sosie; il interprète l'histoire de sa propre existence, fondée sur les relations qui causent toutes choses entre elles et les hommes entre eux, de manière à multiplier, voire à décupler (l'artiste exagère son langage pour lui donner un sens surhumain) ses possibilités de vie intérieure. C'est sa démarche pour aboutir à l'englobement et à l'engloutissement des autres. L'art est le plagiat d'une mentalité historique.

Penser, c'est comparer, mais être artiste, c'est sublimer la comparaison par l'interprétation de l'envers des choses et des sentiments. Être artiste, c'est être le fac-simile, le double de toute chose et de tout homme par la dépossession de soi qui se réalise dans la cohabitation du silence, cette source sonore qui chante, crie et pleure l'autre en son

* Duguey, Raoul, "L'art est identification", Le Quartier latin, vol. XLV, no 15 (6 nov. 1962), p. 8.

nom. Ainsi, il existe chez l'artiste une fonction de dédoublement du regard: pour lui, regarder une chose, c'est lui tâter le pouls; regarder l'humanité, c'est mesurer le rythme de sa pulsation, c'est compter les facettes de l'invisible au même titre que celles du visible. La part la plus profonde de la vérité artistique est encore et sera toujours puisée dans le rayon de l'invisible.

Ce qui prime, c'est la nuance entre le regard et la vision. Tout est là pour définir l'artiste: regarder un arbre et le voir sont deux attitudes incomparables. Chez l'artiste, le regard se confond avec la vision. A chacun son langage: le peintre compose ses phrases en couleurs arrangées, en perspectives dégagées pour y engager sa personnalité; le musicien manipule des sonorités insolites, des rythmes orchestrés pour donner la mesure de son souffle; le sculpteur parle au moyen de jeux de lignes et de modulations de formes pour mouler sa réalité; le poète est peut-être celui dont la langue se fait pot pourri de tous les arts puisque le dépassement de son symbole peut contenir implicitement tous les arts. Nuance: le contraire est également possible, mais sous un angle différent de la sensibilité.

On a beau dire, on a beau faire, l'artiste est là pour empailler les illusions qui lui servent de tremplins vers lui-même et vers l'autre; elles correspondent simultanément à l'évasion de sa liberté à l'invasion de la liberté. Contradiction ineffable: l'artiste sort de lui-même et du monde, pour mieux le voir et pour mieux se voir, pour mieux le projeter en lui et pour mieux se projeter en lui, bref, pour mieux y entrer en plénitude de présence. Tout ce qu'il voit, il le voit à l'envers du réel physique, la tête en bas, pour faire voir l'endroit du réel spirituel. Ce n'est plus une démonstration, c'est une monstration. Il humanise sa vision de la nature par la suggestion qu'il lui prête et lui emprunte. Il coïncide radicalement avec l'objet, il le fait naître et naît avec lui. C'est sa seule manière de donner un sens immortel à la création. S'il situe la chose et l'homme dans leurs contextes spatial et temporel, c'est pour mieux leur donner un caractère d'éternité et de multi-dimensions.

Car le phénomène artistique se résume dans la redéfinition du temps et de l'espace que chacune de ses oeuvres veut assumer intégralement. S'il cherche (l'art est une enquête) à mesurer la douleur de l'autre en s'y identifiant, c'est pour mesurer la sienne par la repossession inouïe des joies mortes et des souffrances vivantes que lui suggèrent tel paysage, tel bruit, telle forme, tel regard, telle parole. L'art est la nostalgie du futur et c'est ici qu'on peut rejoindre sa morale.

On a les yeux que la vie nous a donnés. Pour comprendre l'artiste, il s'agit d'appriivoiser son regard. C'est parce qu'il est une tentative de souder les contraires que l'art moderne passe souvent pour une vessie; c'est aussi parce

qu'il est à l'antipode d'une logique naïve du sens commun. Son langage est souvent une équivoque, mais la vie n'est-elle pas une équivoque flagrante?

Ce voyage de l'artiste dans un monde pré-natal et post-mortel lui fait apprendre et connaître d'autres dimensions de la réalité, qui, pour le moins, ont pour effet d'étonner. Pour être ancré dans le présent, l'art doit être une synthèse du demain et de l'hier et c'est là que se situe son impossible désir d'être heureux. Car le bonheur est une affaire de secondes imprévisibles dont l'intensité prend une valeur éternelle; le bonheur est ce qu'on n'a pas. L'artiste se tue à vouloir vivre, mais il sait déjà au départ, que son acte créateur n'équivaut qu'à l'ombre de la lumière qu'il quête.

Il n'y a rien d'étonnant à ce que l'on soit étonné devant une oeuvre d'avant-garde. L'art est création perpétuelle et partant, étonnement sans fin. L'étonnement est une cohérence qui, pour être bizarre, n'en demeure pas moins un arrangement inédit de la réalité, une disséction progressive du mystère. C'est une question qui en pose une autre; la science et la philosophie procèdent ainsi, mais dans une optique personnelle qui est d'ordre moral et matériel. L'art, le vrai, se veut carrefour des deux modes d'esprit. De toute façon, toute connaissance approfondie découle de l'étonnement. Les preuves en sont déjà données. Aimerez-vous un concerto, une peinture, un poème, une sculpture qui ne vous étonne pas? Le problème des problèmes, c'est d'avoir peur des problèmes, de numéroter et de classer au départ.

Bref, quand on aime une oeuvre d'art, c'est qu'on s'y retrouve, c'est qu'on s'y identifie avec une intensité relative selon l'ouverture des yeux du coeur; et alors, on est artiste en puissance. Bien sûr ceci n'est qu'une version de la chose artistique. L'important, c'est trouver une qui puisse remplir une vie. Que de mots pour tourner alentour et dire ce qui ne se dit pas, mais se sent ... comme l'amour.

Raoul DUGUAY.

INDEX DES NOMS CITÉS

A

Aquin, Hubert
5, 11, 13, 16, 20, 26, 30,
34, 41, 43, 46, 47.

B

Baillargeon, Hélène P.
5.
Beaudet, André.
34.
Beaulieu, Victor-Lévy
5.
Bédard, Nicole
34.
Bessette, Gérard
30.
Blouin, Jean
20, 33.
Borduas, Paul-Emile
16, 17, 24.
Bouthillette, Jean
34.
Brault, Jacques
2, 8, 20, 21, 23, 30, 31,
32, 34, 39.

C

Césaire, Aimé
13.
Chamberland, Paul
34.
Chevalier, Denys
6.

D

Duguay, Raoul
 3, 5, 38.
 Dumont, Fernand
 3, 5, 7, 12, 14, 15, 16, 19,
 29, 33, 34, 35, 38, 40, 43,
 47, 48.

E

Elie, Robert
 16.
 Ethier-Blais, Jean
 2, 16.

F

Filion, Maurice
 7.
 Folch-Ribas, Jacques
 34.
 Frégault, Guy
 7.

G

Gélinas, Pierre
 30.
 Godbout, Jacques
 34.
 Grand'Maison, Jacques
 5.

H

Hamelin, Jean
 7.
 Hegel, G.W.F.
 28.
 Hénault, Gilles
 13, 15, 18, 19, 24, 34.
 Hertel, François (Dubé, Rodolphe)
 47.
 Houde, Roland
 3, 35, 39, 40.

J

Jasmin, Claude
 34.

L

L'Abbé, Maurice
 7.
 Labelle, Edmond
 12.
 Lacroix, Benoît
 7.
 Lalonde, Michèle
 5, 34.
 Langevin, André
 30.
 Langlois, Jean
 28.
 Laplante, André
 6.
 Lavigne, Jacques
 21, 22, 45, 49.
 Lefrançois, Alexis
 21, 23.

M

Major, André
 10, 25, 26, 34.
 -Major, Jean-Louis
 24.
 Marx, Karl
 21.
 Miron, Gaston
 5, 20, 34.
 Morel, André
 7.
 Morin, Jacques-Yvan
 5.

N

Nelligan, Emile
 2.
 Nietzsche, Friedrich
 22, 46.

O

Orwell, George
 8.
 Ouellette, Fernand
 34.

P

Perrault, Pierre
 1, 3, 6, 17, 21, 26, 34, 41.
 Pilon, Jean-Guy
 2.

R

Rabelais, François
 4.
 Ricard, François
 34.
 Riel, Louis
 20.
 Rioux, Marcel
 34.
 Robidoux, Réjean
 2.
 Roussil, Robert
 6.

S

Savard, Félix-Antoine
 17.
 Séguin, Robert-Lionel
 34.

T

Tonnancour, Jacques G. de
 42.
 Trembley, Michel
 34.

V

Vadeboncoeur, Pierre
 5, 17, 20, 23, 24, 26, 29,
 34, 36, 37, 39, 44, 47, 48.
 Vallerand, Noël
 7.
 Vignault, Gilles
 34.

W

Wallot, Jean-Pierre
7.

TABLE DES MATIÈRES

FRAGMENT I	1
FRAGMENT II	4
FRAGMENT III	10
FRAGMENT IV	14
FRAGMENT V	19
FRAGMENT VI	25
FRAGMENT VII	28
FRAGMENT VIII	32
FRAGMENT IX	37
FRAGMENT X	42
FRAGMENT XI	46
BIBLIOGRAPHIE	50
APPENDICE A - Notre vie intellectuelle est-elle authentique ? (Jacques Lavigne)	70
APPENDICE B - Conscience du poème (Fernand Dumont)	77
APPENDICE C - L'art est identification (Raoul Duguay)	79
INDEX DES NOMS CITÉS	82
TABLE DES MATIÈRES	88

PHOTOGRAPHIE

Borduas, Paul-Emile, Le dernier tableau, 1960, huile
24 x 19 1/2", Famille P.-E. Borduas, reproduction
d'une photo de l'OFQ dans Robert, Guy, Borduas,
Montréal, Presses de l'Université du Québec, 1972, p.
227.